



FABLES

ET

POÉSIES DIVERSES

PAR UN ESPRIT FRAPPEUR

AMICUS PLATO, SED MAGIS AMICA VERITAS



CARCASSONNE

P. LABAU, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, GRAND'RUE, 21

1862



PROPRIÉTÉ DE L'AUTEUR.

Toute contrefaçon sera poursuivie.

PRÉFACE.

Je jette mes pensées au vent. Quelques-unes seront recueillies peut-être. L'appréciation qu'en feront les hommes m'importe peu : les morts n'ont pas d'amour-propre.

Ce que je viens faire , c'est constater et proclamer par ma présence au milieu de vous , par mes manifestations , par mes œuvres , cette grande et consolante vérité : **l'Ame est immortelle.**

UN ESPRIT FRAPPEUR.

Me faut-il, orgueilleux fantôme,
Soulever le linceul de la Grèce et de Rome,
D'Homère mendiant retrouver le bâton,
Prédire avec Numa, rêver avec Platon?
Dirai-je la Discorde allumant ses cratères,
La Gloire avec du sang illustrant ses horreurs,
Des peuples conquis les misères,
Et du conquérant les fureurs?

Non, non, mon vers rougit d'une indigne faiblesse,
Bondit sur un rayon de feu;

C'est le marteau sacré qui remonte et s'abaisse,
Résonnant sous la main de Dieu.

Ecoutez, c'est Dieu qui m'inspire!

Dieu marque de sa main l'heure des saints transports,
Les sphères ont frémi, le voile se déchire;

Prosternez-vous : voici les morts !

Oui les morts ; qu'à ma voix la vérité nouvelle,
Lance dans l'infini son char audacieux.

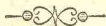
Les morts ont asservi l'électrique étincelle ;
Que la terre s'éveille et parle avec les cieux.

Non, l'âme ne meurt pas! Dans sa rapide course,
Emportant l'espérance avec la liberté,
L'âme du trépassé remonte vers sa source,
Des régions d'azur fouille l'immensité.
Elle adore son Dieu dans l'insecte sous l'herbe,
Dans les pleurs du matin, diamants dispersés,
Dans le manteau des nuits, dans l'éclatante gerbe
De tous les rayons enlacés.

L'orgueil l'outrage en vain! Poursuivant ses conquêtes,
Des décrets du Très-Haut sondant les profondeurs,
Elle pèse à loisir les lauriers de vos têtes,
Vos crimes, vos revers, vos soudaines splendeurs.
Riche de souvenirs, pour vous fuyant ses sphères,
Pour vous touchant encore au calice de fiel,
L'âme des morts descend, souffre de vos misères,
Et trace un sillon vers le ciel.

Sais-tu qui , plein d'amour , respire sur ta couche,
Veille sur ton foyer , se berce dans tes fleurs,
Recueille le soupir expirant sur ta bouche,
Sourit à ton sourire , ou pleure dans tes pleurs?
Des combats, des tourments quand pour toi l'heure sonne,
Sais-tu qui t'encourage aux suprêmes efforts?
Homme oublieux , ingrat , sais-tu qui te pardonne
Et te bénit? ce sont les morts.

Tout-Puissant , ô mon Dieu , pour qui rien ne s'efface,
L'avenir , le passé de siècles recouvert,
Les mondes , les soleils ruisselants dans l'espace,
Forment le livre saint devant ton trône ouvert.
Auteur de l'inconnu , ne pouvant te connaître,
Je puis au moins t'aimer , t'adorer de plus près ;
Dans ma route vers toi , qu'ai-je franchi? peut-être
Toute la hauteur d'un cyprès.

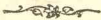


II.

L'INCRÉDULE ET LE MEDIUM.

FABLE.

Eh quoi! des trépassés à ton appel fidèles,
De leurs sphères viendraient t'apporter les nouvelles!
Toi, toi que j'ai connu le roi des esprits forts,
 Tu parlerais avec les morts!
Bravo!! de ce miracle enrichis nos annales;
De tels travers jamais ne furent de saison;
A pareil jeu l'on perd l'esprit et la raison.
— Quand j'aurai tout perdu, nos parts seront égales.

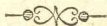


III.

LA VÉRITÉ ET LA MUSE.

FABLE.

Muse, charmante enfant, disait la Vérité,
Regarde, l'homme fuit devant ma nudité.
De tes beaux diamants donne moi les rivières.
— Pour toi, de mes atours quelle est donc la vertu ?
Toi, Vérité, qu'en feras-tu ?
Dit la Muse. — Des étrivières.



IV.

JANOT ET SON VOISIN OU LE MICROSCOPE.

FABLE.

Voisin , vous maigrissez ; braquant votre lunette,
Vous interrogez le destin ;
Vous avez donc martel en tête ;
Vraiment , vous maigrissez , voisin.
Sur l'appui de votre fenêtre,
Lorsque se lève un jour nouveau,
Tube en main , je vous vois paraître,
Et lire dans un verre d'eau.
Signalez-vous quelque navire
Voguant sous pavillon Anglais ?

C'en est trop, vous prêtez à rire ;

On vous prendra pour un niais.

— Janot, dit le voisin, ma lunette chérie

Vient en aide à mes faibles yeux.

Dans une goutte d'eau Dieu renferma la vie :

Là roule des petits le monde spacieux.

J'y vois leurs tourbillons s'agiter, se poursuivre,

Le faible du plus fort évitant la fureur,

Le plus fort dévorant le plus faible pour vivre,

Et dans ma goutte d'eau je sens le Créateur.

Tu doutes, je le vois ; douter convient au sage ;

Mais veux-tu regarder ? ma lunette est à toi ;

Accepte et fais-en bon usage ;

Bientôt tu verras comme moi.

— Un monde dans votre eau ! vous me la donnez belle !

Adieu, mon cher voisin, adieu ;

Janot prit de tout temps souci de sa cervelle ;

Je parlerai de vous au médecin du lieu.

Et Janot, caressant ses superbes oreilles,

Redressé sur ses gros sabots,

Du bon sens, en lui seul, admirait les merveilles.

.....
.....

Sur la terre que de Janots !



L'HIRONDELLE ET LE MOINEAU.

FABLE.

D'une vieille hirondelle,
A sa tuile fidèle,
Tout fraîchement bâti
Le nid fut envahi.

Envahir, direz-vous, patrimoine aussi mince,

Un peu de boue, un nid d'oiseau !

Passe encor pour une province.

C'est bien là cependant ce que fit un moineau.

La pauvrete à l'instant jeta son cri d'alarme,

Invoca du travail le mobile sacré,

L'amour de ses petits par le ciel consacré.

— Assez, dit le moineau, pourquoi tout ce vacarme?

A quoi bon ces grands mots au vieux temps empruntés?

Hirondelle, vous radotez.

Ce nid serait le fruit de votre savoir faire?

Argument de propriétaire;

L'air, le soleil, la terre et l'eau

Appartiennent à tous de par le droit nouveau.

Comme tous j'ai droit à l'espace.

Cette tuile me plaît; je veux y prendre place.

Ce discours rapide, mais sec,

Fut appuyé d'un coup de bec.

La justice eut son tour: par une nuit obscure,

L'hirondelle du nid maçonna l'ouverture;

Si bien que, le soleil éclairant l'horizon,

Le petit conquérant s'éveillait en prison.

Agitant bruyamment son aile,

Que t'en semble, dit l'hirondelle?

Du noble travailleur cruel épouvantail,

Comprends-tu maintenant la valeur du travail?

T'emparer de ce nid, quelle audace insensée!
Ce nid, c'était mon bien, mon œuvre, ma pensée!
Adieu. Pour ta leçon je n'ai plus qu'un seul mot :
Tu voulais me voler, je t'ai puni, Pierrot!



VI.

CHARLES ET HECTOR OU L'AUMONE.

FABLE.

Vois-tu ce mendiant ? Il souffre ! hors d'haleine,
Jusqu'à nous il se traîne à peine ;
Pitié pour lui , mon bon Hector.

Et Charles fit deux parts de son petit trésor.
L'infortuné reçut l'offrande,

Répétant : que Dieu vous le rende !

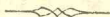
Son regard lentement s'éleva vers les cieux.

Ce tableau , dit Hector , est vraiment gracieux ,

Émouvant ; quant à moi , sans me prétendre un sage ,

Du bien de mes aïeux je fais meilleur usage.

L'on voit des malheureux dans tous les carrefours,
Prodiguant la prière, et parfois la menace,
Aux cœurs compatissants jouer de vilains tours ;
La paresse est souvent au fond de la besace.
Charles, à ma franchise il faut bien pardonner,
Mais par le cabaret passera ton obole ;
 Crois-moi, le mendiant te vole.
— Il ne me vole pas le plaisir de donner.



VII.

LE LION ET LE CORBEAU.

FABLE.

Un lion parcourait ses immenses domaines,
Par un noble orgueil dominé;
Sans colère il croquait ses sujets par douzaines,
Bon prince, au demeurant, quand il avait diné!
Il ne marchait pas seul; autour de sa crinière,
Se groupaient empressés loups, tigres, léopards,
Panthères, sangliers; on dit que les renards
Prudemment restaient en arrière.

Or le monarque , un certain jour,
Comme suit harangua les manants et la cour :
Illustres compagnons , vrais soutiens de ma gloire,
Quadrupèdes soumis à ma noble mâchoire,
Pour m'entendre vous tous accourus en ce lieu,
Ecoutez : Je suis roi par la grâce de Dieu !
Je pourrais.... mais pourquoi songer à ma puissance ?

Puis le lion , avec aisance ,
Comme n'eut pas mieux fait un habile avocat
Doublé d'un procureur à fertile cervelle,
Parla de ses devoirs , des charges de l'État,
Des bergers , de leurs chiens , de la charte nouvelle,
Du mal que trop souvent de lui disent les sots ;
Et toujours plus ému termina par ces mots :
J'ai quitté mon palais tout exprès pour vous plaire ;
Exposez vos griefs ; je pèserai l'affaire.
Taureaux , moutons , chevreuils , comptez sur ma bonté.
J'attends , expliquez-vous en toute liberté.

Eh quoi ! dans cette vaste enceinte
Pas un seul malheureux ! pas une seule plainte !...

Un vieux corbeau l'interrompt,
Et, libre dans l'air, répondit :
Tu les crois satisfaits ; leur silence te touche,
Grand roi !.... c'est la terreur qui leur ferme la bouche.



VIII.

LA TOURTERELLE ET LE TOURTEREAU.

FABLE.

Dès longtemps mariés , mais faisant bon ménage,
Deux tourtereaux vivaient sous un épais feuillage.
Rarement du logis le mari s'envolait ;
Ce que voulait Monsieur , Madame le voulait.
Si parfois des amis jouaient sur l'herbe fine,
Ou dans les champs de mil calmaient leurs appétits,
Un voisin dévoué conduisait la voisine ;
Le père sommeillait couché sur ses petits,
Et puis de leur duvet il faisait la toilette.
Jamais un noir soupçon ne germa dans sa tête ;

Le voisin n'était qu'un ami,
Il faut toujours le croire ainsi.

Du couple fortuné la paix était profonde ;
Mais tout, jusqu'au bonheur, nous pèse dans ce monde ;
Une larme a son prix dans un tendre lien ;
Sans le mal que serait le bien?...

Le démon s'en mêla.... C'était un jour d'orage ;
Le tourtereau transi ressuyait son plumage
Seul, au soleil, quand un oiseau
Près de lui se posa blessé par un réseau.

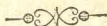
Ils causaient de leur mal ; survint la tourterelle :
« Vous ici? c'est charmant ! je vous y prends, dit-elle ;
« Infâme ! vous lancer dans un amour nouveau,
« Me trahir!... et pour qui? pour une poule d'eau...
« J'aurais dû ne jamais vous toucher de mon aile.
« Mais que vous fait à vous ma blessure cruelle?...
« Vous ne me verrez plus... les traîtres sont punis. »

.....
Un seul rameau bientôt les portait réunis ;
Et le soir, à cette heure où l'âme se recueille,

Où la nuit tombe sur le jour,
Où le bois parle à Dieu de mystère et d'amour,
La tourterelle en pleurs murmurait sous la feuille :

« Oh ! pourquoi me blâmer ! Vous m'aimez, dites-vous ?

« Ingrât ! je n'en crois rien, vous n'êtes pas jaloux. »



IX.

LE MERLE ET LE DINDON.

FABLE.

Un merle chantait dans sa cage,
Non pas la folâtre gaité,

Mais ce triste bonheur que goûte encor le sage
Sans patrie et sans liberté.

Un gras dindon, plein de malice,
L'interrompt par ce discours :

- « Le sort, je le vois bien, ne te fut pas propice ;
« Peut-on chanter ainsi, sans gloire et sans amours ?
« Je suis bien plus heureux ; roi de cette campagne,
« Je m'endors chaque nuit auprès de ma compagne ;
« Le jour, de mes concerts je charme les passants,
« Et je me vois renaître en mes petits enfants.

« On m'entoure de soins , ici chacun m'estime ;
« Mais toi , du sort triste victime ,
« Ta voix est sans fraîcheur ; aux tourments dédié ,
« Tu maigris constamment ; vrai , tu me fais pitié !
« De ta cage pourquoi ne pas ouvrir la porte ? »

Longtemps il railla de la sorte.

Le merle l'écoutait sous ses barreaux blotti.

Ce qu'il répondit , je l'ignore ;

Mais , quelques jours après , le dindon fut rôti ,

Et le merle chantait encore.

.....
.....

Dans la prospérité sachez vous contenir :

Votre vie , ici bas , n'est qu'un rêve éphémère ;

Soyez bons pour autrui , respectez la misère ;

Si votre ciel est pur , l'orage peut venir.



X.

LE VIEUX RENARD ET LA POULETTE.

FABLE.

Dès longtemps un renard cassé, goutteux, étique,
Dans un bois débitait ses fleurs de rhétorique.
Assister à son prêche était une faveur.
On y voyait lapins, belettes, gélinottes,
Poules, perdrix, dindons, quelques vieilles marmottes ;
La bécasse surtout brillait par sa ferveur.
Tous se convertissaient. — Frères, disait l'apôtre,
Ai-je jamais cherché d'autre bien que le vôtre ?

L'homme seul vous trahit ; l'homme est né pour le mal ;
Il cache dans la ruse un génie infernal ;
Parmi nous, chaque jour, il choisit sa victime ;
Il verse notre sang ; verser le sang, quel crime !...
A moi de démasquer ce lâche destructeur.
Et des larmes coulaient des yeux de l'orateur.
Par un beau soir d'hiver, l'illustre solitaire
Flairait, le nez au vent. — Je viens en vous, mon père,
Lui dit une poulette, épancher mes douleurs.
L'autre jour du sermon je sortis tout en pleurs.
De quels contes ma mère a bercé mon enfance !...
Elle me répétait : Ayez de la prudence ;

Les renards savent plus d'un tour.

Le prêcheur répondit : — Petite, je suis sourd ;
Viens-tu me consulter sur quelque grave affaire ?
L'avis du pauvre vieux est parfois salutaire.
Approche, ne crains pas de troubler mon repos,
Chère enfant ; pour le bien je suis toujours dispos.

Là... penche-toi vers mon oreille ;
Quel malheur d'être sourd !.. viens plus près :.. à merveille.

Tu disais donc que l'un des tiens.....

— Mais vous serrez je crois. — Poulette, je te tiens.

— Infâme ! dit la pauvre bête.

— Soit ; je te tiens , et par la tête ;

Une autre s'y prendra demain ;

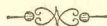
Sans mes sermons , vingt fois je serais mort de faim.

.....

.....

Que pensez-vous du tour , amis ? il est pendable !

Qui de vous n'a connu le renard de ma fable ?



XI.

On demande le portrait de M. X... Poète et Lauréat de plusieurs Académies.

RÉPONSE.

LE CANARD.

FABLE.

Amis, loin des méchants, à votre appel fidèle,
J'ai chanté dans mes vers Janot, la tourterelle,
L'aumône, le lion, le merle, le renard.
Ma fable d'aujourd'hui chantera le canard ;
Non pas ce fin canard nourri par la finance,
Par la fraude lancé, gobé par l'imprudence ;
A Paris mon canard n'a pas reçu le jour ;
Il trône tout au plus dans une basse-cour.

Voyez-le, comme il se balance !
Son bec né pour le son bravement le devance.
Il affecte dans l'œil la majesté d'un roi.

S'il passe, il semble dire : « Au large, laissez-moi.
« Je nage dans les flots d'une douce harmonie ;
« Je dois une ariette à mon Académie.
« J'espère l'an prochain, porté sur le pavois,
« De couronnes charger mes deux ailes en croix. »
En un mot, c'est un fat ! Chassé par la fouine,
Un jour il s'égara dans la forêt voisine.
Du verdoyant manoir parcourant les festons,
De nombreux sansonnets jasaient sur tous les tons.
Partant de cent gosiers, la tendre confidence
A travers les rameaux se glissait en cadence.
Le rossignol jeta son accord velouté.
« A moi, dit le canard, je veux être écouté !
« J'attends pour mes chansons un instant de silence.
« J'apprendrai, sans orgueil, ce que chacun en pense. »
.....
Un merle lui siffla sur un air goguenard :
« Connu !.. tu chantes bien, très-bien !.. pour un canard. »



XII.

AUX JOUEURS DE BOURSE.

Pièce dictée quelques jours après l'inauguration
du Chemin de fer du Midi.

Qu'étais-je devenu ? Je vous le donne en mille.
Où peut être un ESPRIT ? A la cour , à la ville,
Au fond du noir abîme , au milieu des éclairs,
Sur les ailes du vent bondissant dans les airs ;
A l'heure de minuit , sur la lande isolée,
Evoquant du sabbat la ronde échevelée ;
Ou bien , à la Sorbonne , avide spectateur,
Ecoutant sans bâiller un illustre orateur ?
Trompant des immortels la prudence endormie,
Aurais-je de stupeur frappé l'Académie ?

Non, l'ESPRIT n'a qu'y faire... et parole d'honneur,
Je parcourais Toulouse en habit de flâneur.

.....
.....

Je m'étais laissé choir sur les pleurs de l'aurore,
Attiré par l'éclat d'un brillant festival.

Tréteaux, arcs-de-triomphe, artilleurs à cheval

Remplissaient la cité d'Isaure.

Autour des tables du banquet

Brillait d'habits brodés une phalange émue.

Le peuple encombraït l'avenue

Que domine le grand Riquet.

Là des prélats, la mitre en tête,

Appelés à bénir la fête,

Imploraient la faveur du ciel.

Soudain le grand MAPA s'empare de l'autel.

Son geste plein d'ampleur et sa voix onctueuse

Avaient rendu la foule heureuse,

Avant qu'elle n'eût rien compris.

« Oui, Messieurs, disait-il, j'arrive de Paris;

« Parmi vous je viens prendre place ;

« La vapeur siffle dans l'espace,

« Et transforme le fer en or.

« Pour le Midi laissez le Nord.

« Prenez, c'est pour rien ; je le donne

« Prenez, la marchandise est bonne ;

« Prenez, prenez, à vous l'honneur,

« Messieurs, d'en tripler la valeur. »

— Bravo ! bravo ! — « Quelle merveille !

« Voici Bordeaux, voici Marseille ;

« Neptune enfin brise ses fers ;

« Je vous présente les deux mers. »

.....

« Les deux mers... On voit ta sacoche. »

S'écria, sur un ton grondeur,

Un Monsieur qui serrait sa poche,

A coup sûr, un vieux procureur.

Le procureur, de ce compère

Avait flairé le savoir faire.

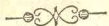
« Le renard, pressé par la faim,

« Ganté de blanc, vous tend la main,
« Disait-il; dindons, à la file
« Portez vos écus, s'il vous plaît;
« A les compter qu'il est habile!
« Quels doigts crochus!... le tour est fait. »

.....
.....

Amis, qu'en pensez-vous? Pour moi, je le confesse,
Si les ESPRITS jouaient, je tenterais la baisse;

Et c'est tout simple... un procureur
GRATIS, n'induit jamais son public en erreur.



XIII.

LE ROSSIGNOL ET LA FAUVETTE.

FABLE.

Sur un tilleul pliant ses ailes,
Un rossignol disait : « Belle parmi les belles,
« Fauvette , sais-tu bien que tu charmes mon cœur?
« Fauvette , loin de toi je mourrai de langueur.
« Le sommeil ne vient plus dans mon nid solitaire.
« Que me font le zéphir autrefois tant aimé,
 « Le bocage avec son mystère,
 « Les fleurs d'un printemps embaumé?

« Peut-être d'un amant la flamme t'effarouche,

« Tu me crois peut-être indiscret?

« Viens, je te donnerai du bonheur sans regret;

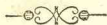
« Viens, d'un duvet moëlleux je garnirai ta couche.

« Je chanterai la nuit, je t'aimerai le jour. »

— « Rossignol, lui dit la fauvette.

« La nuit j'écouterai ta douce chansonnette,

« Mais tu parles trop bien pour avoir de l'amour. »



XIV.

LA LANTERNE CRIMINELLE ET LE PLAIDEUR.

FABLE.

« Sauvez-moi ! sauvez-moi ! disait une lanterne ;
Hier encor , sur ma poterne ,
J'étais loin de prévoir ma honte et mes douleurs ;
Mais cette nuit , Monsieur , dans la main des voleurs ,
Je ne sais par quel maléfice ,
Malgré moi j'éclairais leurs crimes détestés.
Les coupables sont arrêtés ;
On me poursuit comme complice ;

Le mandat est lancé, comprenez mon effroi !

Par pitié, Monsieur, cachez-moi. »

— « Il te faut un lieu sûr, répondit le compère,

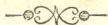
Plaideur de bonne-foi, mais perdant ses procès ;

Sur l'honneur ! J'en sais un qui sera ton affaire ;

On n'y voit jamais clair.... je répons du succès. »

— « Où me cacherez-vous ? » — Faut-il être novice !...

En chambre du Conseil, au Palais de Justice.



XV.

LES TROIS ÉPICIERS.

CONTE.

Lapy dit à Leture : « J'en perdrai la cervelle ;
Que je sois pendu si je mens !
La nuit quand pour dormir j'ai soufflé ma chandelle,
J'entends des bruits , des craquements ;
Mon plat-à-barbe se déplace,
Le guéridon roule et s'abat ;
Se dressant sous ma main qui se crispe et se glace,
Mon casque-à-mèche part et se mêle au sabat.

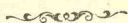
Je suis loin de croire aux miracles ;
Mais aujourd'hui , comme autrefois,
Le trépied dicte des oracles ;
Et , ce que je vois , je le vois....
L'autre jour dans une chambrette,
Loin de tout regard indiscret,
Me trouvant seul avec Jeannette...
Eh bien ! ma femme a mon secret :
Ma femme fait tourner la table ;
La table jase sous sa main ;
Ce soir , si l'on me trouve aimable,
Ma femme le saura demain.
Et Bardou , tu sais , ce confrère
Sans tournure , sans gravité,
Ne jurant que par son notaire,
A-t-il jamais rien inventé ?
Sait-il graisser , plomber , mastiquer la balance,
Alourdir le plateau , précipiter sou jeu,
Pour du moka vend-il notre café de France ?
Est-ce à lui que revient l'honneur du papier bleu ?

Eh bien ! ce cerveau de mélasse
Prend feu comme de l'amadou ;
De son savoir Bardou me lasse ;
Enfin Bardou n'est plus Bardou.
Maintenant , lancés à la file,
Sous l'influence d'un lutin,
Ses vers coulent en très beau style ;
Leturc , Bardou parle latin....
L'expression jamais ne rate ;
L'autre soir , et sans nul effort,
Il chanta d'un certain Socrate
Les vertus , la gloire et la mort :

« Que vois-je ? disait-il la face illuminée :
« Du grand homme un ESPRIT semble guider les pas ;
« Et puis.... une prison , la coupe empoisonnée,
« La lèvre qui la vide et qui ne tremble pas. »

Après quoi , réservé , modeste,
Évitant les coups d'encensoir,
Ce Bardou , brave homme du reste,
Se retire et vous dit : Bonsoir.

Voilà le fait ; quoi qu'on en dise,
Je dois croire, à moins d'être fou,
Quand je palpe la marchandise,
Qu'elle vient d'un ESPRIT, ou qu'elle est de Bardou.



XVI.

LA PRIÈRE ET LE TRAVAIL.

FABLE.

En Espagne , pays de soleil , de paresse,
Vaste champ qui du soc ignore les sillons,
Où bandit le matin , le soir on se confesse,
Dans un couvent chantaient moines et moinillons.
Ils priaient pour la pluie. Inclinant leur échine,
Ils invoquaient saint Roch , saint Médard , saint Gervais ;
Ils se plaignaient surtout de Sainte Catherine ;
 Mais pour sûr , ils chantaient au frais.
 Mes révérends , dit un arbuste,
Certes , j'ai dans vos chants la foi la plus robuste,

Mais j'étouffe. Pour moi le cas n'est pas nouveau ;
Tout près d'ici j'entends bouillonner deux rivières ;
Et, s'il faut parler net , à toutes vos prières

Je préfère une goutte d'eau !

.....

.....

Je ne viens pas , semant des paroles amères,
Lâchement outrager la prière et les cieux.
Ainsi prier est bien. Priez , mes très chers frères.
Prier et travailler serait encore mieux.



XVII.

LE ROITELET.

CONTE.

Sujet imposé par M. D. avocat.

Jadis, au bord d'un pré, cachés dans les roseaux,
Sur un grave sujet discutaient les oiseaux.

« A qui donnerons-nous la puissance suprême ?

« De ses rayons le diadème

« Eblouit, aveugle parfois.

« Il faut être prudent quand on choisit ses rois.

« Le plus fort est souvent un maître tyrannique,

« Cruel, insouciant de la chose publique.

« La faiblesse est mortelle au chef d'un grand état. »
Ainsi le fier milan engagea le débat.

Le chat-huant prit la parole :

« Je tente le scrutin, dit-il ; sans parabole,
« Moi, j'offre à mon pays mes yeux et mon amour ;
« Un roi doit y voir clair la nuit mieux que le jour. »
Un corbeau, qui dans l'arche avait porté son aile,
Pour régner leur parla de la vie éternelle.
La pie éclate enfin, et d'un ton sérieux,
Propose de choisir qui volera le mieux.
On applaudit. Bientôt, sur leurs ailes tendues,
Des milliers de jouteurs s'élancent vers les nues.
Seuls, rêvant de tendresse, heureux sous leurs rameaux,
A ce brillant tournoi manquaient les tourtereaux.
De toutes parts pressé l'air frémit et bourdonne.
Venu des monts neigeux, ardent pour la couronne,
Comptant ses exploits par ses jours,
Un aigle à l'œil de feu monte, monte toujours.
Loin des pics sourcilleux il plane dans l'espace,
Essoufflé, pantelant ; mais la gloire délasse.

Il ralentit enfin son vol audacieux,
Quand un oiseau voltige au-dessus de ses yeux.
Un rival!.. Et pesant sur ses ressorts fidèles,
L'aigle irrité s'élève en des routes nouvelles;
Dans son orgueil, il croit éviter un échec.
Mais cette fois l'oiseau se pose sur son bec;
D'un petit cri rieur trois fois le déshonore,
Disparaît, reparaît encore,
Défiant les efforts suprêmes du vainqueur,
Toujours le dominant et toujours plus moqueur.

Enfin épuisé l'aigle tombe.

.....
.....

« Sire, lui dit l'oiseau, la vaillance succombe;
« Avec elle souvent a péri le César;
« Un brin d'herbe suffit pour arrêter son char.
« La force a ses dangers; sa vanité l'abuse.
« Le plus faible de tous, j'ai compté sur la ruse;
« Je montais sur votre duvet.
« La couronne est à vous, qu'elle vous soit légère!

« Moi, j'ai mon nid sous la fougère,
« Mes petits, mon soleil;.... le bonheur est complet. »

.....
— « Bravo! cent fois bravo! tu seras ROITELET. »



XVIII.

GRINGALET ET SON MÉDECIN.

—
FABLE.

- « A nous deux , Gringalet ! avale ma pilule. »
— « Oui , traitez-moi , docteur , mais selon la formule. »
— « Quoi ! de mon purgatif tu craindras l'action ? »
— « Docteur , on m'a rendu bien souffrant , bien débile ;
« De grâce respectez ma CONSTITUTION. »
— « Avale !... qu'avant tout je te sauve , imbécile. »



XIX.

LE ROSSIGNOL.

FABLE.

C'était au temps des fleurs ; sous de vertes arcades,
Le rossignol jetait ses notes en cascades ;
De tous côtés venus, chardonnerets , pinsons,
Linots , merles , bouvreuils écoutaient ses chansons.
Du monarque emplumé la cour était nombreuse.
On ne se lassait pas d'admirer , d'applaudir ;
Fière de son rival , la fauvette rêveuse
Sur son lit de duvet oubliait de dormir.

Hélas ! le rossignol se risqua sous la brume.
Comme vous , mes amis , le rossignol s'enrhume,
Il s'enrhume comme les rois ;

Bref , le petit oiseau se réveilla sans voix.

On n'entendit plus sa roulade.

Chacun , le premier jour , visita le malade ;

Le second , les amis se pressaient moins nombreux ;

Le troisième , ils n'étaient que deux.

Enfin , seul , un linot soutint sa défaillance.

.....
.....

Jeune beauté que l'on encense,

Conserve ta fraîcheur , ta grâce , tes atours ;

S'ils fuyaient , adieu les amours.



XX.

RAPÉ ET CROUTON.

FABLE.

Deux pingres , deux amis causaient de leur vertu,
Chacun d'eux prétendant être le plus avare.
« Oui , s'écria Râpé , trop de luxe t'égare ;
« Il est vrai que je suis passablement vêtu ;
« Mais qui peut se flatter d'une aussi maigre chère?...
« Le matin , deux radis , quatre verres d'eau claire,
« Voilà tout le confort de mon premier repas. »
— « Prodigue ! dit Crouton , je ne déjeune pas. »



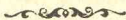
XXI.

A LA CRINOLINE.

Vers dictés en réponse à l'épître lue par M. Viennet le 17 août 1857 en séance publique, à Paris, devant les cinq académies, épître dans laquelle l'auteur fait la satire de la table tournante et de la crinoline.

Crinoline, ma mie,
Que de l'Académie
Les vers à grand fracas
Ne t'épouvantent pas.
Trompeuse comme un rêve,
Complice des amours,
Viens de nos filles d'Eve
Enrichir les contours.

Espiègle , mutine,
Démasque sans pitié
Bas blanc sur jambe fine,
Satin sur petit pied.
Folle , capricieuse,
Ivre de liberté,
Que ta courbe soyeuse
S'étale avec fierté.
Et de toi l'on veut faire
Une étroite prison !
Crinoline , ma chère,
Défends ton horizon.
Dans ce charmant espace,
Qui s'arrondit si bien,
Maintiens pudeur et grâce.
.....
Viennet n'en saura rien.



XXII.

L'OS A RONGER*.

Sujet déjà traité par M. Viennet.

FABLE.

Orné d'un casque-à-mèche et plein de bienveillance,
Un disciple de feu Vatel,
Dans la cour de son vaste hôtel
A ses chiens donnait audience.
« A vous, leur disait-il, j'ai bien voulu songer ;
Je vous aime et je vous destine,

* Cette fable et celle de LA BOULE INCENDIÉE. furent confiées à l'un de nos compatriotes, M. M...., pour être communiquées la première à M. Viennet, l'autre à M. Emile Deschamps. Dans l'intérêt du phénomène, il nous serait pénible d'apprendre que ces deux pièces ont été attribuées à tout autre qu'à l'ESPRIT FRAPPEUR.

Tout frais sortant de ma cuisine,

Cet os, ce bel os à ronger.

Mais un seul l'obtiendra de ma faveur insigne :

Je suis juste, et j'entends le donner au plus digne.

Le concours est ouvert, faites valoir vos droits. »

Un barbet, renommé parmi les plus adroits,

D'une troupe canine autrefois premier rôle,

A l'instant salua, risqua la cabriole,

Promena sur la foule un œil triomphateur,

Aboya, fit le mort, sauta pour l'empereur.

Un dogue s'écria : « Qu'importe ta souplesse ?

Sur toute la maison moi je veille sans cesse.

Maître, n'oubliez pas qu'un voleur imprudent

L'an passé tomba sous ma dent. »

Un caniche disait : « Vaillamment, sans reproche,

Depuis bientôt dix ans je tourne votre broche ;

Pour vous, depuis dix ans, muni d'un petit sac,

Au plus voisin débit j'achète le tabac. »

— « J'aime, hurla Tayaut, la fanfare sonore ;

En chasse me vit-on dans les rangs des trainards ?

Vous me devez au moins cent lièvres , vingt renards ;
Je suis sobre , soumis ; jamais je ne dévore

La perdrix trouvée au lacet..... »

Enfin qui rongea l'os ? Ce fut un vieux basset !

Comme l'eût fait jadis un député du centre,

Comme , sans plus rougir , on le fera demain,

Devant le marmiton se traînant à plat ventre,

Il lui lécha les pieds et fit ouvrir sa main.

.....

.....

Bassets de grands seigneurs , héros de réfectoire,

Vils flatteurs , voilà votre histoire !



XXIII.

LE DINDON ET LE SERIN.

A un poète inconnu.

—

FABLE.

Vous avez des lecteurs, Monsieur, couci-couci,
Et peut-être, d'orgueil une certaine dose ;

Partant, c'est à peine si j'ose
Vous dédier la fable que voici.

.....
.....

Maître dindon chantait. Vous savez comme chante

Dindon.

Aussi des auditeurs la foule était bruyante,

Dit-on.

Laisse là tes accords , lui dit une fauvette ,

Vieux fou ;

En vain pour nous charmer ta voix rauque répète :

GLOU-GLOU.

Ailleurs on applaudit , ailleurs porte ton aile ,

Crois-moi.

Tu troubles nos amours , dit une tourterelle ,

Tais-toi.

Des dindons incompris , la race est irritable...

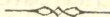
Le notre s'écriait sur un ton lamentable :

« Que faudra-t-il enfin pour se faire écouter ? »

Un serin jusques-là demeuré bouche close ,

Lui répondit : « Mon brave , il faut bien peu de chose ,

Presque rien : il faut bien chanter.



XXIV.

LETTRE D'UN MORT A SON NEVEU
qui l'a empoisonné.

Je t'écris , cher neveu , du fond de ma retraite.

Tu recevras bientôt ce paquet affranchi.

Mon courrier de vapeur ne se met pas en quête ;

Je pense , je commande , et l'espace est franchi.

Surtout lis pour toi seul ; même à ta gouvernante

Mon épître pourrait paraître malsonnante.

Mais c'est trop discourir ; j'arrive. Franchement.


J'ai ri de bien bon cœur à mon enterrement.

A l'église d'abord je fus un peu novice.

J'observai cependant beaucoup après l'office.

Chacun disait son mot. Le fossoyeur maudit,
Sur sa bêche appuyé, lorgnait mon vieil habit.
Un plaisant s'écriait : « Le vois-tu, l'imbécile ?
Pour son neveu vingt ans il s'échauffa la bile. »
Mes porteurs, respirant dans un air infecté,
Ne rêvaient qu'au plaisir de boire à ma santé ;
Et le suisse, pour mieux consacrer ma mémoire,
Comme eux, à ma santé se promettait de boire.
Le vicaire irrité chantait entre ses dents :
« Ce cimetière est froid, ouvert à tous les vents.
« Choisir un pareil temps pour franchir cette porte !
« J'ai du monde à dîner ; que le diable l'emporte ! »
Penché sur mon cercueil tu murmurais tout bas :
« Le bonhomme est bien mort. Un mort ne revient pas. »
.....
.....
Erreur!... Un mort revient. Ma paupière est glacée,
Mais mon œil mieux ouvert fouille dans ta pensée.
Je te vois, secouant de sinistres terreurs,
Cacher, avec mon corps, ton secret sous les fleurs.

Je te vois marmottant d'hypocrites prières ;
Je vois mes vieux écus rouler sur les bréviaires.
Un jour tu réunis les curés du canton,
Et ta gloire éclipsa la gloire de Caton.
Te souvient-il, neveu, du jour où ta maîtresse,
Du trépied magnétique imprudente prêtresse,
Sous ses doigts injectés, tordus par le frisson,
Sentit jaillir ces mots : « L'INFAME, DU POISON !
L'oracle avait parlé ; sa sentence était claire ;
Le guéridon criait, frémissait de colère.
Sous un rire bigot tu cachais ton effroi :
« Le DÉMON ! » disais-tu. Le Démon c'était moi !...
Le démon !! Le démon !! La conscience pure
Au Très-Haut d'un rival ne fit jamais l'injure.
Dans nos sphères les morts ne connaissent que Dieu.
Avocat du démon, empoisonneur, adieu !...



XXV.

LISSETTE ET MADELON.

FABLE.

Mon histoire dit qu'autrefois
Lisette et Madelon , bergères du même âge,
Sur les cœurs régnaient à la fois.
Deux reines , c'était trop pour le même village !
La Discorde riait , chacune ayant sa cour...
Pour décider des deux qu'elle était la plus belle
Que faire ? On composa le tribunal d'amour.

Las ! bien grave était la querelle :
Lisette et Madelon avaient mêmes cheveux,
Mêmes lèvres à demi closes,

Mêmes fossettes, mêmes roses,
Même sourire, mêmes yeux,
Même main, même pied je pense!...

Il existait, dit-on, un cas de préférence;
Sur quel point? Foi d'historien,
Très humblement je n'en sais rien.

Il fallait en finir. — Sous le dôme d'un hêtre,
Un jour se réunit le concile champêtre.
De droit, le président était un vieux garçon.

« Approchez, dit-il, Madelon.

« Sur mon procès-verbal que j'inscrive vos charmes. »

Madelon comparut en soldat sous les armes,

Le corset rebondi, l'œil fixe, bien fendu,

Nez au vent et jarret tendu.

Puis elle minauda, joua de la prunelle :

« Comment me trouvez-vous? » — « Très-bien, mademoiselle!

« Je n'y vois pas très clair; ce voile me fait mal,

« Je tiens à l'effacer de mon procès-verbal. »

— « Effacez-le, Monsieur. » — « Mais où donc est Lisette. »

— Lisette s'avancait pâle, baissant la tête.

« Hum ! fit le président, vous êtes en retard ;
Cette injure, sans doute, est l'effet du hasard.
Pour le procès pendant vous montrez peu de zèle ? »

— « Je l'avais oublié, dit-elle. »

Le vieux président pardonna,

Etouffa prudemment un soupir sous sa veste,

Et radieux, il couronna

La plus simple, la plus modeste.

.....

.....

Sémillantes beautés que je porte en mon cœur,

Retenez bien ceci : La grâce est une fleur.

Sachez la cultiver, mais ne la montrez guère :

On déplaît dès qu'on veut trop plaire !



XXVI.

LE CURÉ ET LA POULE.

FABLE.

Un curé, fraîchement sorti du séminaire,
Bon, naïf, comme on va le voir,
Attendait à dîner le voisin son confrère.
Tout heureux de le recevoir,
Il dit à Jeannette : « Ma bonne,
Servez-nous les primeurs que le jardin nous donne,
Le bourgogne et la poule au pot. »
Une poule entendant surtout ce dernier mot
S'écria : « Juste ciel, quel ordre abominable !
Au pot ! moi, sans pitié croquée à votre table ? »

Passé encor pour les œufs échappés de mon flanc.

M'égorger serait du délire !

Oh ! n'allez pas me contredire ,

Disciple de Jésus, vous abhorrez le sang.

Voilà ce que du moins vous prêchez à la foule. »

C'était pensé pour une poule !

Le brave homme longtemps réfléchit indécis ;

Mais la poule eut raison ; le texte était précis.

.....

.....

Pauvre curé ! sur l'Évangile

Je connais un docteur mille fois plus habile.



XXVII.

L'ORPHELIN ET LE FOLLET.

—

« Follet, mon bon follet, disait un orphelin,
D'où vient que je frémis quand ton aile m'effleure,
 Que près de toi souvent je pleure,
 Sur la tombe, dans le jardin?
Que ta robe d'azur sur la croix se balance
 Loin des roses, près du souci?
 Que tu choisis de préférence
 Le cyprès par mon cœur choisi?
Oh! tu m'aimes donc bien! ton amour est sans trêve;
 Quand vient la nuit dans le manoir,

Pourquoi voltiger dans mon rêve,
Enlacé dans un crêpe noir ?
Ton crêpe cependant n'a rien qui m'épouvante.
Je t'appelle en tous lieux ; sous le nuage d'or,
Dans le rayon de feu d'une étoile filante
L'orphelin te retrouve encor.
Je te vois sur la mousse, errante luciole,
Puis fantôme de blanc vêtu.
Ta présence à la fois m'attriste et me console ;
Bon follet , qui donc serais-tu ? »
Le follet répondit de sa voix la plus douce :
« Pour t'aimer, ver luisant je brille sur la mousse ;
Météore, vers toi je trace mon sillon ;
Dans tes rêves je suis la sylphide légère ;
Sur la fleur je suis papillon ;
Là-haut, là-haut, je suis ta mère !... »



XXVIII.

GRANGUILLOT ET LE PLAIDEUR.

—
FABLE.

« Mon avis est que ça finisse ;
Laissez-là vos procès , gardez votre génisse,
Plus tard il vous faudrait vendre votre taureau,
Peut-être même le troupeau :
Votre conseiller est, je gage,
Grattelard, ce matois, l'avocat du village,
Qui d'autrui constamment flaire le *boursicot*.
Mon vieil ami, sachez écouter Granguillot. »

— « A vos avis je suis docile ;
De ce pas je cours à la ville

Sonder un ami dévoué,
Maître Fineau, mon avoué.

Sa conscience est à l'épreuve ;

Et mieux que Grattelard il sait se débrouiller. »

— « Oui, reprit Granguillot, l'histoire n'est pas neuve ;
Vous sauterez dans l'eau pour ne pas vous mouiller. »



XXIX.

LE CHEVAL ET LE TAUREAU.

FABLE.

Monté sur un cheval sans bride, plein de feu,
Imprudent, mais sous l'œil de Dieu,
Sur la pente d'une prairie,
Le jeune Alfred risquait sa vie.

Le cheval manœuvrait calme sous son fardeau.

— « Guidé par un enfant ! » lui dit un fier taureau ;

« Toi noble, fort, né pour la guerre !

« Démonte sans façon ce petit garnement. »

Le cheval répondit : « Belle gloire vraiment

De jeter un enfant par terre ! »



L'HIVER DE BABINET

De par le bon sens, défense de faire parler les
tables, et de leur faire composer des vers et de la
musique ailleurs que sur les théâtres des prestidi-
gitateurs.

BABINET de l'Institut.

Revue des deux mondes, année 1854, p. 418.

On commence par être dupe,

On finit par être *dupant*.

BABINET de l'Institut.

Revue des deux mondes, année 1854, p. 516

Habitants de Pékin, accourez tous m'entendre.
Voici venir l'hiver, le plus froid des hivers ;
J'en frémis ! Vous verrez geler à pierre fendre ;
Vous verrez les poissons grelotter dans les mers.
Vite coupez vos bois, croyez à ma parole ;
Le monde retentit de mes brillants succès !

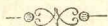
Je laisse aux charlatans l'emphase et l'hyperbole !

Pour tout dire : Je suis français !...

.....
.....

Si d'autres, dans le temps inventèrent la poudre,
L'allumette chimique et le fulmi-coton,
Sous un simple bocal, moi, je contiens la foudre.
Jeune encor, j'ai donné des conseils à Fulton.
C'est moi qui de ce fat châtaïai l'impudence,
Quand, dans notre palais, il *nia* la vapeur.
C'est moi qui le premier, soit dit sans importance,
Occis un mort vivant dans un esprit-frappeur.
Oui, Messieurs, j'ai prouvé dans un livre estimable,
Que le bois travaillé brûle et ne pense pas ;
Qu'un sot et qu'un fripon seuls font tourner la table,
Et qu'à table un ESPRIT ne prend point ses repas.
Nouveau Nostradamus, je braque ma lunette,
Je compte les rayons qui forment le soleil ;
Aux heures de loisir je peigne la comète,
Sur ses pieds maladifs je pose un appareil.

Pour visiter Saturne et bien d'autres planètes,
Je transforme ma canne en rapide coursier.
Dans Vénus, par milliers, je nombre mes conquêtes.
A Mercure je dois mon brevet de sorcier.
Je sais sur quel chou-fleur doit crever un nuage ;
Dans les secrets du ciel nul ne fut plus avant...
Silence!.. en ce moment j'entend gronder l'orage :
Je vous dirai bientôt d'où partira le vent.
Impossible pour moi n'est qu'un mot chimérique ;
Que Montgolfier rougisse et m'admire, sandis !
A l'heure de ma mort, sur un fil électrique,
Je veux, sans balancier, monter en paradis.
Tous les savants, en corps, m'ont donné l'accolade,
Lorsque, pour vous sauver, j'ai passé le détroit.
Une.... deux.... trois.... partez muscade !..
.....
Voilà pourquoi, Messieurs, cet hiver sera froid.



XXXI.

LE CERF-VOLANT.

—

FABLE.

Vois-tu planer là-haut l'orgueilleux cerf-volant ?
Sa gloire est un peu d'air et beaucoup de ficelle.
Le faquin sans vertu , sans esprit , sans talent,
Du héros de ma fable est le portrait fidèle.



XXXII.

RATAPON OU LE RAT PRÊCHEUR.

FABLE.

Que se passe-t-il donc dans l'empire des rats ?
Que de souris sur pied , jeunes et douairières !
Aurait-on imposé des sonnettes aux chats ?
Par décret aboli toutes les souricières ?
Oh! c'est bien autre chose : on dit que Ratapon ,
Lui qui brûla son nez dans une lèche-frite,

Depuis deux jours s'est fait ermite,
Et va débiter un sermon.

Le temple est un grenier. Sur de la paille rance
La gent trotte-menu s'établit en silence.

L'orateur apparaît debout dans un caisson,

Salue, et par trois fois épluche sa moustache :

« Rats et souris, dit-il, j'aimais le saucisson ;

« Je ne détestais pas le sucre, la pistache ;

« Loin du monde aujourd'hui, dans ce caisson de bois,

« Je ne grignotte plus que des coques de noix. »

— « A d'autres, dit un vieux, je te connais, compère ;

« Ton caisson a bien l'air de cacher un mystère. »

— « Blasphème ! il ne contient qu'un peu de foin gâté ;

« Il sent bon, dites-vous ? odeur de sainteté....

« Le temps passé n'est plus ; l'ennemi nous menace ;

« Dans mes rêves je vois un chat enfariné.

« Dans quel siècle suis-je donc né !

« Il faut se convertir, manger de la filasse,

« De vieux chiffons, du pain moisi,

« Le plus souvent jeûner ; le ciel le veut ainsi !

« Maintenant laissez-moi tout à mon ermitage ;

« D'abstinence j'ai fait le vœu ;

« Ici je veux mourir ; je vous bénis , adieu. »

.....

.....

Pauvre rat!... le gaillard prêchait sur un fromage.



XXXIII.

L'AME ET LA GOUTTE D'EAU*.

Petite goutte d'eau qu'emporte le nuage,
Sais-tu quel sera ton destin?
Sur quelle couche de feuillage
Viendront te déposer les larmes du matin?
Quel sillon brûlant dans la plaine,
Quel torrent écumeux sur le flanc du coteau,
Quel océan, quelle fontaine
Attendent ton baiser, petite goutte d'eau?
Formeras-tu d'Iris la robe diaprée?
Iras-tu dans la fange expier ta candeur,

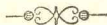
* Nous avons déjà communiqué cette pièce à M. PIERART qui a bien voulu la reproduire dans sa revue spiritualiste.

Ou dormir, amante adorée,
Dans le calice de la fleur?

.....

.....

Eh! que te font, à toi, les hasards de la vie,
Ses voluptés ou ses douleurs?
Sous le niveau de l'harmonie,
Esclave, tu naïs et tu meurs....
Mais l'âme, sublime mystère,
Rayon tombé du ciel pour l'immortalité,
L'âme grandit ou dégénère
Au souffle de la liberté.



XXXIV.

LES DEUX VOLEURS OU LE MAGNÉTISME.

—
FABLE.

Lecteurs, je suis à fond de cale,
A moins que d'un voleur vous n'aimiez la leçon ;
Un voleur pourrait bien faire de la morale ;
Laissez-le vous servir un plat de sa façon.

.....
.....

En Roussillon, sur la frontière,
Accroupis au fond d'un ravin,
Portant pistolets et rapière,
Devisaient deux amis, disciples de Mandrin.

« J'apporte , dit Griffard , une rude nouvelle ;
Pour la première fois je me sens hésiter ;
J'ignore qui des cieux tourne la manivelle....

Mais Dieu pourrait bien exister.

L'âme semble grandir lorsque le corps repose.

Magnétisme est le nom que l'on donne à la chose.

Oh , je ne prétends pas m'imposer à ta foi ;

Sans m'interrompre , écoute-moi.

Oui , pas plus loin qu'hier , en séance publique ,

Au plein jour et sans appareil ,

Un homme au regard fatidique ,

A la jeune Louise imposa le sommeil.

Encore j'en frémis ; sa présence nous glace ;

Sur les bras de l'enfant sa main passe et repasse ,

La main plane sur ses cheveux.

« Dormez , dit-il enfin , Louise , je le veux.

« Dormez , je guiderai votre marche dans l'ombre.

« De l'or fut dérobé ; sachez trouver cet or. »

— L'enfant lui répondit : « Je ne vois pas encor....

« Autour de moi la nuit est sombre.....

— « Découvrez le sentier qui mène vers le bois. »

— « Le sentier ! m'y voici ; le voleur ! je le vois :

« Il longe du taillis la pente tortueuse ;

« Il s'arrête. Attendez : près du grand chêne il creuse ;

« C'est-là qu'il enfouit le fruit de son forfait.

« Il s'enfuit ! Tout tremblant il retourne la tête ;

« C'est Tortillard. » D'effroi l'enfant resta muette ;

L'homme la réveilla ; je sortis stupéfait.

Qu'ajouter ? Sous le chêne on a trouvé la somme ,

De Tortillard la pince et le couteau pointu.

Le juge a ses aveux. Grippetout , qu'en dis-tu ? »

.....
— « Ce que j'en dis , Griffard ? je me fais honnête homme ! »



On lit dans *l'Illustration*, n° 954, vol. xxxvii,
1^{re} quinzaine de juin 1861.

.....
Ah! Qu'il y aurait de livres à écrire auxquels on ne songe guère, pour nous affranchir de tous les abus qui pèsent sur nous, de tous les préjugés qui nous tiennent asservis, de toutes les sottises devant lesquelles nous plions respectueusement les genoux!

Qui donc prêchera la grande croisade contre le charlatanisme impudent? Qui s'armera en guerre contre le mensonge éhonté, exploitant la bêtise humaine? Magnétiseurs, Somnambules, Médiuims et Spiritistes, Affronteurs de toute sorte, inondent les devantures des libraires à la mode de leurs stupides inventions, de leurs cyniques impostures, et il ne se trouve pas une plume sensée qui prenne la peine de dévoiler ces supercheries, de percer à jour ces fraudes grossières, et de venger la raison.

De temps en temps, un savant jette de loin un gros livre ou un article de revue très-grave à la tête des faiseurs de dupes; mais ils ne s'en portent pas plus mal: ce qui les blesserait à mort, ce seraient des écrits clairs,

courts et nerveux , des traits acérés et lancés de près , d'une main ferme , aux bons endroits.

Cependant le monsonge chemine , et il se trouve des gens fort éclairés d'ailleurs , et nullement sots , qui vous parlent très sérieusement des esprits frappeurs , des tables qui écrivent , des morts qui reviennent de l'autre monde pour causer tranquillement avec eux de leurs affaires. Je sais un ancien banquier , fort riche , qui s'entretient quotidiennement avec Saint Pierre , martyr. Il avait invoqué Saint Pierre , apôtre , mais , par un malentendu , c'est Saint Pierre , martyr , qui s'est présenté ; notre homme avoue qu'il a été un peu désappointé au premier moment , mais il en pris son parti , et , à l'user , il a reconnu que Saint Pierre , martyr , avait du bon et que sa conversation était fort agréable.

Il y a des récompenses officielles promises à ceux qui découvriront le moyen de guérir certaines maladies qui déciment l'humanité ; pourquoi n'en pas destiner une à l'auteur du meilleur plaidoyer en faveur du sens commun et de la vérité ? L'ignorance et la superstition ne sont-elles pas maladies qui font autant de ravages que la rage , le typhus et la scarlatine ?

.....

X. FEYRNET.

XXXV.

RÉPONSE.

L'ESPRIT ET LE MAQUIGNON.

FABLE.

Barbouilleurs de papier, dont la phrase insolente
Dans les sentiers impurs se traîne et se tourmente,
Vous dont le trait s'émousse et s'égare dans l'air,
Pardonnez à l'Esprit son malheur d'être clair.

.....
Sur les bords de la Seine, et près de la voirie,
Vous connaissez sans doute une immense écurie.

Là se pressent en paix des chevaux, des mulets,
Et surtout de nombreux baudets.

Ils sont tous efflanqués. Leur débile mâchoire
Peut à peine humer l'eau qu'on leur donne à boire.
Voyez-les presque morts, couchés sur leur crotin.

« Alerte, mes gaillards, voici le picotin !

Leur dit le maquignon, d'une voix de tonnerre ;
Alerte, et vivement il faut armer en guerre ;

Demain est grand jour de marché ;

Mastiquez, s'il se peut, ce fourrage haché ;

Que chacun redresse la tête. »

Bientôt des patients commença la toilette.

Longtemps, le rusé maquignon

Brossa, tressa leurs crins, travailla du bouchon ;

De son art frauduleux atteignant le sublime,

Soumit leurs pauvres dents aux fureurs de la lime ;

A les faire beaux s'acharna,

Les para, les enrubana ;

Puis glissant sous leur queue une irritante poudre,

Provoqua des soupirs qu'on ne saurait absoudre.

A leur derrière enfin fixa le fouet menteur.

.....
.....

J'étais là par hasard. Admirant ces manœuvres,
Je croyais voir, Messieurs, votre habile éditeur
Pour les vendre *illustrer* vos œuvres



XXXVI.

IMPRESSIONS DE VOYAGE
à l'abbaye des Bénédictins de Lagrasse.

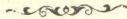
FRAGMENT.

.....
Je revis du hameau le rocher solitaire ,
La pelouse où mes pieds glissèrent tant de fois ,
Les ruines du monastère ,
Son clocher sans flèche et sans croix ,
La ronce s'attachant aux pierres tumulaires ,
Les grands marbres précipités ,
Sous le fer brutal des sicares
Les saints autels décapités.

Sous l'herbe sommeillaient chapitiaux, colonnades ;
Sous la voûte , où naguère on pliait le genou ,
Plus de cantiques ; pour aubades
J'entendis le cri du hibou !
Dans le cloître aux arcades sombres ,
Dans un linceul , le yeux éteints ,
Priaient en paix les pâles ombres
D'immobiles bénédictins.....

.....
.....

J'en ai bien vu tomber , des autels et des trônes !
Mais qu'importe du sort l'arrêt capricieux ?
Le serviteur du Christ ne cherche ses couronnes
Que dans les cieux.



XXXVII.

LA CHANDELLE DU FALOT.

FABLE.

Tremblotante , après un sanglot ,
Brûlant doucement , presque éteinte ,
La chandelle d'un vieux falot .
Aux farfadets portait sa plainte :
— « Farfadets , amants de la nuit ,
« Esprits heureux , âmes en peine ,
« Sylphides à la fraîche haleine ,
« Venez à moi , le jour s'enfuit .
« De ma clarté brisez le voile ,
« On étouffe dans ma prison ;

« Je veux monter à l'horizon

« Et resplendir comme une étoile! »

Un follet du logis ouvrit le contrevent.

« Oh ! libre enfin ! s'écria-t-elle ,

« A moi la gloire ! » Un coup de vent

Éteignit la pauvre chandelle.

.....
.....

J'ai vu l'éclair briller au loin ;

J'entends gronder la foudre et mugir la tourmente ;

Non , non , je ne veux pas imiter l'imprudente.....

Qu'on me laisse obscur dans mon coin !



XXXVIII.

CEUX QUE J'AIME ET CEUX QUE JE N'AIME PAS.

J'aime le souverain dont la main paternelle
Couvre tous ses enfants d'une égale tutelle.
J'estime l'ennemi, s'il se montre sans fard ;
J'évite l'orgueilleux, je méprise le traître ;
Je déteste l'ingrat, j'abhorre le cafard.
Celui que je vénère, amis, c'est le bon prêtre.



XXXIX.

LES RATS ET LES CHATS.

FABLE.

Les rats avec les chats se liguèrent un jour...
Des rats avec des chats former pareille chaîne !
Quel mobile sacré ? quels intérêts ? la haine.

Ils se disaient fort mal en cour.

Le despote d'alors excitait leur colère ,

Leurs satires et leurs mépris.

C'était le vieux Médor , Médor le débonnaire.

Il est vrai qu'il voulait gouverner au logis.

Si les rats au grenier faisaient trop de vacarme ,

Si l'épi de maïs roulait avec fracas ,

Médor grognait ; un cri d'alarme

Disait bien qu'il n'approuvait pas.

Contre les miaulements il fit une ordonnance ;

« La nuit , disait Médor est faite pour dormir. »

Lui qui veillait le jour , voyez quelle insolence !

Des lois sur le sommeil ! et chacun de frémir :

« Quoi ! subir le tyran ! sommes-nous des marmottes ?

« Faut-il perdre le goût du lard ?

« Flairer , sans y toucher , saucisse , gibelottes ?

« Vite nommons un chef ! » On nomma Rodilard.

Et puis?... et puis lecteur.... toujours la même histoire :

Le chenil fût bientôt fouillé , bouleversé.

Mais tous les conjurés se couvrirent de gloire ,

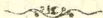
Et le vieux Médor fut chassé.

Et puis?... et puis.... après quelques banquets civiques ,

Les chats, maîtres enfin, agirent sans façon ;

Les rats furent croqués !..... Petits rats politiques,

Comprenez-vous cette leçon ?



XL.

ROSE ET VIOLETTE.

—
FABLE.

Une rose , au milieu de charmantes rivales,
Exaltait ses parfums si doux au papillon,

La fraîcheur de son vermillon,

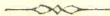
Le velouté de ses pétales.

Puis se donnant un air protecteur, amical :

« Que pensez-vous de moi , ma sœur la violette ?

— « Ma sœur , répondit la pauvrete,

« J'en conviens : sans orgueil vous ne seriez pas mal. »



XLI.

COCO ET GRIMAÇOU CU LES DEUX VERRES.

FABLE.

Un jour au cabaret laissés en tête-à-tête,
Deux singes , fatigués des gambades du soir,
Chacun tenant un verre en guise de lunette,
Grimaçaient devant un miroir.

— « Ami, disait *Coco* , quel est donc ce mystère ?

Franchement j'en suis tout surpris,
Un singe , à la rigueur, change de caractère ;
De poil, c'est par trop fort ; mais le mien n'est plus gris ;
Et, je ne sais pour quelle cause,
Tout me semble couleur de rose. »

— Grimaçou répondit : « mon œil est bien ouvert,
Et pourtant je vois tout en vert ;

Le parquet sous mes pieds se déroule en prairie. »

— « Grimaçou c'en est trop , cessons la raillerie ;
Je vois rose , te dis-je ; oses-tu bien mentir ? »

— « Coco , d'un mot pareil on peut se repentir. »

— « Veux-tu voir de plus près la couleur de ma patte ? »

— « D'abattre ton caquet faut-il que je me hâte ? »

Et nos deux champions, les yeux étincelants,

Précipitent la lutte en rapides élans.

Leur poil vole en flocons ; leurs dents , rudes tenailles,
Claquent , et dans les chairs prodiguent les entailles.

Voyez-les grinçant , pantelants.

Le maître arrive enfin : « La guerre , mes enfants !

Vous ne saurez donc pas respecter vos jacquettes !

Mais que vois-je ? du sang ? malheureux que vous êtes !

Orphelins , arrachés aux plus lointains pays ,

Pour nos communs travaux en frères réunis,

Répondez , quel démon vous souffla sa furie ? »

— « Bon maître , dit Coco , c'en est fait de ma vie ;

Le vert sur ce parquet n'a jamais existé ;

Moi, je meurs pour la vérité. »

— Grimaçou murmurait : « Excusez son délire ;

Seul à la vérité je devrai le martyr.

Il est beau de mourir pour elle et pour sa foi !

Maître chéri, pardonnez-moi. »

Le savoyard en pleurs baisait les pauvres bêtes.

Bientôt il ramassa les verres des lunettes ;

Le mystère fut découvert :

L'un était rose, l'autre vert.

.....

.....

Hélas ! hélas ! sur cette terre,

Vous avez chacun votre verre.



LE PERROQUET VANTARD.

—
FABLE.

Dame Justice est lente à faire sa besogne ;
D'un bandeau , pour mieux voir , elle couvre ses yeux ;
Elle marche d'un pied boiteux ;
Mais ce pied va toujours : malheureux qui s'y cogne !
C'est le tour aujourd'hui de ces petits docteurs,
Pauvres gens d'orgueil toujours ivres ,
Et ne connaissant de leurs livres
Que le titre et parfois le nom des éditeurs.

.....
.....

Dans une gare de village ,
Hardiment posé sur sa cage ,

Tournant l'œil, un beau perroquet
Lâchait la bride à son caquet.

Il disait : « Mes amis, j'ai fait le tour du monde.

« Pourceaux, dindons, canards, poulets,

« Venez, ma science est profonde ;

« Je travaille sans gobelets.

« Je naquis au Pérou, j'ai vu la Cochinchine ;

« J'arrive de Berlin par la malle de Chine ;

« En guise de vapeur, un immense vautour

« La conduit de Pékin à Marseille en un jour.

« A Vienne, en Dauphiné, j'ai visité l'Autriche ;

« A Rome j'ai surpris les secrets d'un derviche ;

« Là j'appris à jongler.... perché sur mes barreaux,

« Je vais exécuter pour vous des tours nouveaux,

« Marcher à reculons, tenter une escalade,

« Sans tambouïr battre la chamade,

« Danser une polka, voir même un rigaudon. »

Les poulets admiraient : « Amis, dit un dindon,

A d'aussi beaux talents j'étais loin de m'attendre. »

La Cane applaudissait de son œil le plus tendre.

D'aplomb sur sa tonsure un singe voyageur
D'un regard courroucé foudroya l'orateur :

« Perroquet, dit-il, tu m'agaces.

« Un singe tel que moi se connaît en grimaces.

« Tes grands éclats de voix, tes discours effrontés,

« Ne sont que de vains mots en gare répétés.

« Le sens commun jamais n'éclaira ta mémoire,

« C'est par trop abuser d'un stupide auditoire ;

« Sans doute les pourceaux, les dindons sont heureux,

« Ton jargon les entraîne, et tu comptes sur eux.

« A moi de punir ton audace ! »

Et, sans plus de façons, le singe le terrasse.

.....

.....

Notre oiseau déplumé comprit, mais un peu tard,

Le sort que se prépare un perroquet vantard.



XLIII.

L'ENFANT CURIEUX.

**A ceux qui m'adressent des questions auxquelles je ne veux
ni ne dois répondre.**

APOLOGUE.

De la bonne maman discutant le sermon,
Curieux, raisonneur, malin, un vrai démon,
Le jeune Ernest jamais ne restait bouche close.
« Ma tante, dites-moi qui parfume la rose ?
D'où vient qu'un rossignol dit si bien sa chanson ?
A Babet qui donna son petit nourrisson ?

D'où vient , si le tonnerre gronde ,
Que l'éclair brille dans les cieux ?
Que je suis brun , et ma sœur blonde ?
Que la taupe naquit sans yeux ?
Le grain de blé couvert de terre
Pourquoi fait-il dix fois autant ?
Pourquoi le chat est-il en guerre
Avec le rat qui le craint tant ?
Pourquoi cette mouche importune ?
Pourquoi le stupide escargot
A-t-il des cornes ? Dans la lune,
Que fait le bonhomme au fagot ?
Pourquoi le ver , qui fut chenille,
Est-il aujourd'hui papillon ?
Pourquoi ne suis-je pas né fille ?
Je vais si bien en cotillon !

Pourquoi notre curé se met-il en colère
Lorsque d'un Dieu si doux il explique la loi ?
Pourquoi fait-il le fils aussi vieux que le père ?

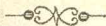
Ma bonne tante , dis-le moi. »

.....
.....
La famille trouva la boutade charmante ;

La réponse l'embarrassa.

Mais à l'enfant que dit la tante ?

Sur la bouche elle l'embrassa.



XLIV.

LE VIGNERON ET LA CHENILLE.

FABLE.

Un vigneron courbé par l'âge,
Les yeux baissés, la pioche en main,
Parcourait lentement son modeste héritage.
Sur sa vigne il fondait l'espoir du lendemain.
Il rêvait au bonheur de nourrir sa famille,
 (Pour le pauvre, seul rêve d'or!)
Lorsque sur une souche il vit une chenille.
« Encor une! dit-il, dois-je tuer encor?»

Imprudente ! pourquoi te risquer à ma vue ?

Douleurs d'autrui sont mes douleurs ;

Mais tu manges ma feuille , il faut que je te tue ;

Tu dois mourir comme tes sœurs. »

A l'instant sur la pauvre bête

Se balançait un gros sabot.

Mais sans frayeur dressant la tête ,

La chenille dit aussitôt :

« Tu peux frapper si je t'offense ;

Frapper trop vite est un danger ;

Sans entendre notre défense,

Dieu seul , oui Dieu seul peut juger !

La plante est un abîme où ta raison s'égare ;

Un brin d'herbe a ses tourbillons ;

Moi j'épure ce monde où l'insecte prépare

Ses innombrables bataillons.

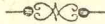
Comme toi je naquis , comme toi j'ai ma place ;

Dieu me donne deux fois un corps ;

Beau papillon d'azur je brille dans l'espace ,

Mais avant , comme toi , je me traîne et je mords. »

- Oui, dit le vigneron , en toi Dieu se révèle ;
Ta réponse me satisfait.
- L'homme est donc bien aveugle !.. apprends enfin, dit-elle,
Que Dieu fait bien tout ce qu'il fait.



XLV.

LES POISSONS.

—

FABLE.

« Ecoutez, disait un poisson :

« Tout à l'heure, flanant dans la source voisine,
« J'ai vu, de mes yeux vu de gros tas de vermine.
« J'en aurais bien tâté, mais j'ai craint l'hameçon ;
« Quel dommage pourtant ! l'eau m'en vient à la bouche...
« Voyons, tenons conseil. » — « Conseil ! dit un goujon,
« Je me risque ; pour tous je ferai le plongeon.

« J'ai faim et rien ne m'effarouche ;

« De plus, dans le danger je suis prudent, retors ;

« Il fait toujours clair quand je mords. »

Le malin, conduit par son frère,

Eut bientôt éclairci l'affaire.

Les mets flottaient épars , succulents et nombreux,

Mais de crins ! pas un seul , et pas un seul verveux ,

Pas un seul grain de chaux , de drogue meurtrière.

Le bruit s'en répandit dans toute la rivière :

Les broche's , les premiers , prirent part au festin ;

Mais la manne dans l'eau tombait soir et matin ,

Soir et matin pleuvaient , en offrandes nouvelles,

Avoine , pain-mollet , mouches et sauterelles.

Des plus lointains rochers venaient tanches, cabaux ;

Quel régal ! au soleil frétilaient les barbeaux ;

Les moins audacieux s'endormaient sur les sables ,

Les carpes s'engraissaient. Un jour , des misérables ,

Si l'on veut, d'habiles pêcheurs,

Lancèrent prestement leurs filets destructeurs.

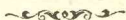
Il resta , dit-on , dans la source

A peine un maigre carpillon ;

Pour les autres..... le court-bouillon!

.....
.....

J'ai fait en peu de mots l'histoire de la Bourse.



XLVI.

LE CHEVAL ET LE POURCEAU.

FABLE.

Sur le sol africain , près d'une fondrière ,
Riche de sang , issu de la caste guerrière ,
Noble enfin , mais n'ayant que la peau sur les os ,
Un cheval se mourait dans un triste repos.

Languissamment pendait sa tête ;

Son flanc attendait l'éperon ;

Il redressait parfois son oreille inquiète ,
Et s'emblait s'animer à la voix du clairon.

Un pourceau , près de lui passa par aventure :

« Pourquoi dit-il, rester loin de nous, sans pâture ?

C'est pitié que de voir tes flancs si mal nourris. »

— « Mon maître a succombé ! je souffre et je maigris. »

— « Ton maître ?.. On t'abreuva longtemps de renommée ;
Bien longtemps tu courus dans les champs de l'honneur ;
Que de maux pour si peu ! là n'est pas le bonheur :

Gloire , honneur , ne sont que fumée.

Le sage aux bons morceaux n'est pas indifférent ;

Mon brave , il faut jouir , et jouir du présent.

Ta robe par les miens ne sera pas gâtée ;

Viens dans ma loge , suis mes pas ;

Qu'importent tes aïeux ? vois comme je suis gras !

Veux-tu prendre ta part de ma riche pâtée ? »

— « Arrière, vil pourceau ! répondit le coursier ;

Je ne survivrais pas à pareille alliance ;

Laisse-moi ma maigreur , et garde ton borbier ! »

.....
.....

Ainsi se conduirait tout gentilhomme en France.



XLVII.

LA CHAIRE DE VÉRITÉ ET LA CROIX DE BOIS

Mon royaume n'est pas de ce monde.

FABLE.

« Vierge sainte, protégez-moi.

« Pour moi d'où vient l'indifférence ?

« De l'homme, qui me fuit, rendez-moi la présence,

« Et l'amour, et l'antique foi.

« Il le sait bien pourtant : son destin m'intéresse ;

« Je verse dans son cœur la parole de paix,

« J'écarte de son front la foudre vengeresse,

« Je le soutiens encor, s'il tombe sous le faix. »

Ainsi parlait, triste et soumise,

Dans la nef d'une immense église,

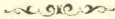
Sous son dôme d'or incrusté,
Une chaire de vérité.

— « Et tu ne peux fléchir ta divine patronne,

Lui dit une petite croix

De bois.

Imprudente!... pourquoi te convertir en trône. »



XLVIII.

LES DEUX LIÈVRES ET LE LAPIN.

FABLE.

Frappé par le chasseur, un lièvre allait mourir.

Un lapin vint le secourir.

Il hésite, puis se rassure,

S'approche, du malade il panse la blessure,

Ramasse des brins d'herbe, en fait un lit moëlleux.

Les lapins ont bon cœur, on le sait. Non loin d'eux,

Calme sur le plateau broutait un autre lièvre.

Dès qu'il vit son frère sanglant,

Il partit sans perdre un instant.

— « Pourquoi chercher ailleurs serpolet et genièvre ?

Ce lièvre est votre ami ; quel est donc son dessein ? »

Dit au mourant maître lapin.

— « Son dessein ? Oh ! je le devine.

Négligeant mes avis , sur la lande voisine ,

Au lacet l'an dernier il fut pris bel et bien ;

Et moi , pour le sauver , je rongei le lien. »

— « Il s'éloigne , et pourtant il sait votre souffrance !

Il vous fuit après le bienfait !... »

— « Ami , le monde est ainsi fait :

Ce n'est pas moi qu'il fuit.... c'est la reconnaissance. »



XLIX.

LE CHEVAL ET LE FERMIER.

FABLE.

Maître , disait Pitou, bon cheval de charrette ,
Allez-vous m'imposer la loi sur la retraite ?
Qu'on l'applique , sans gêne , au petit magistrat ,
Je comprends ; mais pour moi n'est pas fait le grabat ;
Je me sens vigoureux ; je traîne en conscience.
L'autre jour cependant j'ai subi votre offense !
 Oui l'autre jour , devant témoins ,
 A nous tous prodiguant vos soins ,
 De *Cadet* nettoyant la loge ,
En termes peu communs vous fites son éloge.

« Admirez , disiez-vous , ce superbe cheval !
Dans toute l'écurie il règne sans rival ;
De son jarret nerveux on vante la souplesse ;
Il lèche avec douceur la main qui le caresse. »
Pourtant, vous le savez, *Cadet* n'est qu'un bandit !

Et de moi vous n'avez rien dit....

A pareille rigueur j'étais loin de m'attendre.

« Pitou , dit le fermier , je ne veux pas te vendre. »



L.

L'ANE DU PÈRE LARIGOT.

FABLE.

Débitant chaque jour agnus et patenôtres ,
Larigot n'était pas plus riche au bout de l'an.
Que fit donc Larigot? ce que firent tant d'autres :

Larigot se fit charlatan !

Son âne lui restait; il saisit la pécore,

Et, muni d'un rude pinceau,

D'étoiles, de rubans badigeonna sa peau,

Décora son poitrail d'un collier tricolore,

Ajusta sur son dos un manteau chamarré,

Et pour cacher ses deux oreilles,

La coiffa d'un bonnet carré.

Le monstre était nouveau ; longtemps il fit merveilles ;

Sur des tréteaux, dans une cour,

Longtemps il parada , prôné par le tambour ;

Les gros sous pleuvaient en offrandes ,

Le chapeau s'emplissait ; le père Larigot,

S'il eût vécu cent ans plus tôt ,

Aurait de ses profits acheté deux prébendes.

L'âne se rengorgeait s'entendant applaudir ;

Il ne savait donc pas qu'ici tout doit finir.

Certain jour il se mit à braire.

Cette imprudence le perdit....

.....

.....

Combien d'hommes devraient se taire

Qui ne brillent que par l'habit!....



LI.

JACQUES.

FABLE.

Il faut en convenir , je brûle peu d'encens ;
J'aime mieux flageller , je déteste le vice ;
A Jacques cependant je dois rendre justice :

Le brave homme avait du bon sens.
Chantait-il de Platon les doctes kyrielles ?
De l'école moderne était-il l'ornement ?
Lisait-il dans Hugo ? hélas !... tout simplement

Il était fabricant d'échelles.

Dans un vaste hangard , verts ou secs , courts ou longs ,
Savamment disposés logeaient les échelons.
Jacques avec amour polissait leur surface ,
Entre leurs deux montants les fixait à leur place :

Bienheureux échelons!.... n'en croyez rien. Un jour,
La discorde envahit ce modeste séjour.

On prétend qu'un démon dirigea la bataille.

Les drôles se frappaient et d'estoc et de taille,

Se narguaient, s'appliquaient maint vigoureux soufflet,

Se dressaient, s'élançaient, faisaient le moulinet ;

Vous eussiez dit, en l'air cliquetant pêle-mêle',

Cent bâtons de polichinelle.

D'où venait tant d'ardeur?... chacun avait rêvé

Son degré dans l'échelle.... et le plus élevé.

Mais Jacques brusquement étouffa la querelle.

« Toujours, s'écria-t-il, la même ritournelle?...

« Puis-je tous vous placer là haut ?

« Croiriez-vous, par hasard, ma sagesse en défaut ?

« A nos destins communs, moi, je sais ce qu'il faut :

« Avant tout, il faut une échelle. »



LII.

LA FEMME CHANGÉE EN CHATTE.

FABLE.

En ce temps-là régnait Nabuchodonosor.
Une femme charmante, un ange, un vrai trésor,
Je ne sais pourquoi, mais je pense
Pour quelque délit d'inconstance,
Fut changée en chatte angora.
Plus d'un amant bientôt pour elle soupira ;
Mais Minette soignait sa robe d'innocence ;
Un geste langoureux lui semblait imprudence ;
Elle évitait surtout le tendre rendez-vous,
Et superbe attendait la patte d'un époux.

Subissant de février l'irrésistible amorce,
Comptant sur ses beaux yeux, sa prudence et sa force,
En mari dévoué Mitou se présenta.

La cruelle bondit,.... mais elle l'accepta.

Longtemps, oh! bien longtemps ils firent bon ménage.

C'était, dit-on, trois jours après le mariage,

A cette heure propice où tous les chats sont gris,

Mitou, dans un grenier, chassait une souris.

Qu'est-ce donc? une voix frémissante et plaintive

Derrière ces fagots! il s'approche, il arrive,

Il flaire; quel spectacle a frappé son regard!

Sa Minette!... et près d'elle, un bandit, Rodilard.

Pauvre Mitou!... Lecteur, pourquoi tant de mystère?

Madame avait repris son ancien caractère.



LIII.

LA CHATTE CHANGÉE EN FEMME.

FABLE.

Une chatte encor jeune et belle,
 Au lit de mort,
Déplorait les rigueurs du sort.
« Pourquoi naître ? se disait-elle.
Du passé qu'est le souvenir ?
Que fut ma vie, ô providence ?
Un rêve, une vaine espérance.
Pourquoi naître et sitôt mourir ?
Si tout au moins, avec une âme,
Brama m'avait donné la forme d'une femme!.... »

Touché de sa douleur , Brama
En une femme la changea.
D'elle nâquit, dit-on , une race caline ,
Portant corset et crinoline,
Bastions faits pour des contours
Que la place n'a pas toujours.
De son aïeule en tout elle se montre digne :
Même ruse , même talent.
Voilà , Messieurs , pourquoi souvent
La plus douce femme égratigne.



LE JEUNE PRINCE ET LE CHEVAL.

FABLE.

Ma fable dit qu'un jeune prince,
Conduit par son grand sénéchal,
Pour apprendre à régner parcourant sa province,
Remarqua, dans un cirque, un superbe cheval.
Le cheval de tout temps fut ami de la gloire ;
Le nôtre, l'œil en feu, glissait dans le cerceau,
Et puis, les crins au vent, sensible à la victoire,
S'animait au jeu du drapeau ;
Voltait, dansait, valsait au son de la musique ;
Sautait bien pour le roi ; mieux pour la république ;
S'inclinait sous un maître fort ;
Parfois même, il faisait le mort.

Tout d'abord le prince l'admire,

Et bientôt après de se dire :

« Ses écarts gracieux ne causent nul effroi ;

« Il me plaît..., je le veux..., le cheval est à moi ! »

Le lendemain, le jour commençant à paraître,

L'enfant sur le cheval se pavanait en maître.

Qui gouvernait des trois ? — l'indolent sénéchal ?

Non. — L'enfant ? — cent fois non. C'était donc le cheval.

L'étourdi le presse, l'attaque ;

Sous ses petits doigts le fouet claque ;

L'épéron travaillait ; la sangle fit eric-crac ;

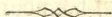
Le cheval de bondir.... et l'enfant *patatrac*...

Calme sur ses aplombs le cheval le regarde,

Et dit : « Relevez-vous, prince, prenez y garde !...

Sur ma croupe joignez la force à la bonté ;

Un coursier tel que moi veut être bien monté. »



LV.

LE VIEUX CODE DE PROCÉDURE ET M^e GRIMOIRE.

FABLE.

Dans une vieille reliure,
Un vieux code de procédure,
Sous la main d'un vieux procureur,
S'écriait : « Pour moi quel honneur !
Je commande, aussitôt ordonnance conforme.
Le droit succombe sous la forme ;
Thémis a consacré mes textes immortels ;
De tous côtés l'encens brûle sur mes autels ;
Pour moi quel honneur ! quelle gloire !
Qu'en pensez-vous, maître Grimoire ?

Bréviaire enrichi de satin

Eut-il jamais pareil destin ? »

— « Pauvre fat , savez-vous pourquoi l'on vous adore ?

Dit Grimoire ; tout bonnement

Pour les beaux louis d'or que vous faites éclore

Dans mon gousset , au greffe , à l'enregistrement. »

.....

.....

Amants goutteux , poussifs , à grotesque tournure ,

Avec vous je saurai m'expliquer sans détour.

Laissez là vos tendrons ; vous n'êtes en amour

Qu'un vieux code de procédure.



LVI.

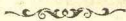
MES IMPRESSIONS

immédiatement après ma mort.

J'expirai. Tout à coup s'inclinant sur ma tête ,
Un ange m'apparut éclatant de beauté :
« Dieu le veut, disait-il, relève-toi poète ;
« Tu chantas le néant.... blasphème, impiété!
 « Le néant !... tu vois que la tombe
« N'est pas ce lit d'argile où notre âme succombe ;
« *Où pour l'éternité l'on croise les deux bras ,*
« *Et dont les endormis ne se réveillent pas.*
« Frère , viens dans mon vol. » Ecartant mon suaire ,
De mes derniers liens l'ange trancha les nœuds ,

Et faible encor, mon œil pénétra dans la sphère
Que l'infini réserve aux esprits lumineux.
Ebloui, j'admirai leurs immenses phalanges;
Dans les bas-fonds rampait le méchant désarmé;
Des trônes de rubis portaient avec les anges
Ceux qui, justes et bons, sur terre avaient aimé.
J'existais, j'étais libre ! et la tombe glacée
N'avait pu contenir le feu de ma pensée.
Je montai.... des rayons d'un nouveau firmament,
Une invisible main tissa mon vêtement.
Devant moi le soleil surgissait sans aurore ;
La terre, loin de moi, roulait sur son essieu ;
Puis l'horizon grandit, mais pour grandir encore;
Et je m'élançai vers mon Dieu...

.....
.....



LVII.

ADONIS ET GRIFFON.

FABLE.

Deux chiens vivaient dans le même logis.

Le premier de Griffon portait le nom vulgaire;

— Dans ce bas monde, un nom n'est pas petite affaire. —

Le second répondait à celui d'Adonis.

Notre Adonis d'ailleurs avait de la naissance ;

Lavé, peigné, frisé, tout fier de ses aïeux ,

Il portait avec élégance

De longs tire-bouchons voltigeant sur ses yeux ;

Sans défauts, il donnait la patte,
Debout à reculons il marchait sur la natte ;

Jappait, trotinait, rapportait,
Léchait, et jusqu'au vif , sans façons, mordillait ;
Il savait s'endormir aux pieds de sa maîtresse ,
Jusques sous sa dentelle il se tenait blotti ;

S'il touchait au poulet rôti ,
De sa part c'était gentillesse.

On dit qu'il faisait bien d'autres choses encor ;

Bref, il valait son pesant d'or.

Quant à Griffon, c'était un autre caractère :

Sous un poil négligé brillait son œil austère ;

La nuit, pour mieux garder , il était sans repos ,

Aboyait presque pas, mais toujours à propos.

En chasse , des limiers il était le modèle :

Au logis, dévoué, fidèle,

De la griffe des chats il préservait le lard,

Et, doux comme un agneau , se battait en César.

Adonis expira ; que de pleurs , quel vacarme !...

Griffon mourut ; pas une larme

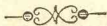
Ne coula pour l'utile et vaillant serviteur.

.....

.....

Ainsi toujours l'esprit nous charme

Plus que le cœur.



LVIII.

LA CRITIQUE.



FABLE.

Voulez-vous un critique ardent , impitoyable ,
Trouvant le bon mauvais , le mauvais détestable ,
Se disant du bon goût le fidèle gardien ?

C'est le sot qui ne produit rien.

.....

.....

Sur un tas de feuilles couchée ,
Près de la ferme, dans un bois ,
Mère pour la première fois ,
Reposait Aramis , la nouvelle accouchée.

Aramis , aux crins d'or , n'était qu'une jument ,
Un âne , le premier , risqua son compliment :

Un pourceau s'inclina, c'est se conduire en sage.

Une brebis du voisinage,

De la maternité sentant le doux frisson,

Sous sa laine abrita le jeune nourrisson.

Un mouton lui prédit un heureux caractère ;

La chèvre lui donna son lait ;

Disant que le petit ressemblait à son père ,

Un dindon le trouva parfait !

Chacun fut bienveillant, la mère était heureuse.

Survint une autre visiteuse :

« Vous en si bel état!... dit-elle, vous, ma sœur ?

« Voyons ce cher trésor ; juste ciel ! quelle horreur !...

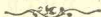
« En moi, belle Aramis, vous n'aurez point d'émule,

« Fallait-il mettre au monde un pareil avorton ?... »

.....

Pourrait-on bien savoir qui parla sur ce ton ?

— Mes amis, c'était une mule.



XXXV.

LA HOULETTE DU BON PASTEUR.

FABLE.

Naguères bondissant, folâtre,
Tremblante maintenant, l'œil chargé de souci,
Une brebis à Nicolas, son pâtre,

Parlait ainsi :

« Où me conduisez-vous, loin des vertes fougères,

« Loin des bouleaux,

« Des genêts, des fontaines claires,

« Loin des agneaux ?

« Vous ne me donnez plus le doux nom de *gentille* ;

« Pourquoi cette corde de lin ?

« Pour qui cette lame qui brille

« Dans votre main ? »

— « Avant que le soleil ait doré cette cime,

« Murmura Nicolas, il faut une victime.

« Je t'aime, et cependant, par une affreuse loi,

« Innocente brebis, la victime, c'est toi ! »

— Aussitôt tournant sa prunelle :

« Je vais donc mourir, lui dit-elle.

« Horreur ! vous, le chef du troupeau,

« Vous portez houlette et couteau !

« Je croyais des brebis vous être la plus chère ;

« Je suis prête, frappez ; voilà ma jugulaire.... »

.....
.....

Lecteur, tu veux savoir ce que fit Nicolas ?

Il jeta loin son coutelas.

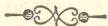
Dès ce jour la brebis le bénit et répète :

« Nicolas, le sublime cœur !

« Il mit sa gloire et son bonheur

« A ne porter que la houlette

« Du bon pasteur. »



LX.

JUPITER ET LE RENARD.

FABLE.

Un jour que Jupiter était de belle humeur,
De tous les animaux il convoqua la fleur;
Eternua trois fois, et, sans rider sa face,
S'écria : « Pour vous tous, que faut-il que je fasse ?
« J'avais bien mes projets, mais on est oublieux ;
 « Il faut demander, même aux Dieux.
« A toi, maître renard, je te sais bonne tête,
 « Et pour la ruse, au premier rang.
« Je t'écoute ; de tous tu seras l'interprète.
« Tu peux tout exiger, tout, excepté du sang. »

— « Seigneur, dit le renard, voyez : nos dents sont belles ;
« C'est de vous que nous vient leur précieux émail ;
« Pour nous, je ne veux rien ; ce que je veux pour elles ,
 « Presque rien : le *droit au travail*. »

« Accordé ! fit le Dieu. Vous pouvez redescendre. »

Dès ce jour dans les bois tout fut bouleversé.

Que d'horreurs !.... que de sang versé !

.....
.....

Excusons Jupiter, il donna sans comprendre.



LXI.

TERRE ET FLEUVE.

FABLE.

Beau fleuve , porte-moi le tribut de tes ondes ;
Je suis la terre , viens : mes entrailles fécondes
Sont faciles à s'embraser ;
Sous le soc brutal , sous la bêche ,
Mon flanc déchiré se dessèche ;
Viens à moi , je veux ton baiser !
Je t'aime , le sais-tu ? j'admire tes paillettes ;
Où prends-tu tes riches aigrettes ,
L'azur de ton lit sans pareil ,
Tes immenses nappes d'écume ,

Tes rubans moirés sous la brume,

Ton cristal, si pur au soleil ? »

— « Pourquoi me désirer ? dit le fleuve à la terre.

Oh ! laisse-moi , mes flots n'ont rien qui désaltère ;

Mes cristaux les plus purs recèlent des poisons ;

Laisse-moi , mon baiser brûlerait tes moissons.

L'homme le veut ainsi : je sème les alarmes,

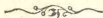
Je m'éloigne des champs , des bois , des prés fleuris ;

Mes plus beaux diamants sont faits avec des larmes ;

Je triomphe sur les débris !

Mon amour , tu le vois , déshonore et désole. »

— « Cruel , qui donc es-tu ? » — « Mon nom ! c'est *le Pactole*. »



LXII.

LE CARME ET LE CAPUCIN.

CONTE ITALIEN.

« Qui va là , répondez ? » — « Carme , je suis un père ,
Un capucin ; je veux fonder un monastère ;

J'ai déjà dressé mes devis ;

Mais où dois-je bâtir ? donnez-moi votre avis. »

— « Explique , sans détour , le but de l'édifice. »

— « Comme vous je bénis , je prêche et dis l'office.

Le ciel !... vous le savez , voilà mon seul souci. »

— « Capucin ! viendrais-tu jouer de l'escarcelle ? »

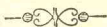
— « Hélas ! je ne vis que par elle. »

— « Dans ce cas , bâtis loin d'ici. »

LXIII.

A MOLIÈRE.

Ombre du grand penseur , ô mon maître , Molière,
Soldat qui m'enrolas sous ta noble bannière,
Que de fois j'ai pesé tes vers sentencieux :
« *C'est être libertin que d'avoir de bons yeux ;*
« *Et qui n'adore pas de vaines simagrées*
« *N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.*
« *Allez , tous vos discours ne me font point de peur ;*
« *Je sais comme je parle et le ciel voit mon cœur. »*



LXIV.

AZOR.

FABLE.

Connaissez-vous Azor , cet aimable compère,
Dont l'œil intelligent respire la bonté ?
Il saurait , au besoin , étaler pour vous plaire
Ses talents de société.

Mais savez-vous pourquoi je l'estime et le loue ?
C'est qu'il trotte à ravir enfermé dans sa roue :
C'est là qu'il faut le voir, dans un pénible essor,
Du cylindre roulant fixer le point extrême,
S'élançer en avant pour tomber sur lui-même ;
Monter pour redescendre et remonter encor.

Un jour, près du logis, il mangeait dans sa niche
Le pain, de ses labeurs salaire mérité.

Un mendiant passa : « Te voilà, vieux caniche,

« Je devrais du bâton rabattre ta fierté ;

« Du riche pour toi les caresses,

« Les bons morceaux ;

« A moi l'outrage, et pour largesses,

« Pas même la part des pourceaux.

« Ceci ne peut durer. » — « Ami, pas de colère,

Lui répondit Azor ; « on te connaît ici ;

« Chacun sait que de ta misère

« Tu ne pris jamais nul souci ;

« De tes bras vigoureux chacun sait l'indolence ;

« A toi seul tu dois ton tourment ;

« L'aumône qui te fuit, ce dédain qui t'offense

« Sont de l'oisiveté le juste châtiment.

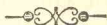
« Moi je travaille, et Dieu sait comme !

« Le travail m'ennoblit, me rapproche de l'homme.

« D'un maître bien aimé, moi, je suis le soutien ;

« Pour le bonheur d'autrui, que vaux-tu ? moins que rien.»

Le chien tourna le dos. Excusez sa rudesse,
Jeunes enfants peut-être enclins à la paresse ;
Azor avait raison. Sa réponse fait voir
Que le travail est un devoir.



On lit dans le *Musée des Familles*, juin 1860, n° 9, — 27^e volume, l'article suivant :

MON CHER DUMAS,

Il m'est arrivé l'autre soir une chose dont je suis encore tout ému ; l'évènement s'est passé à Paris dans un escalier où j'étais seul... de mon espèce, du moins ; et cependant peu de drames à cinquante personnages (quand ils ne sont pas de vous) ont fait sur moi une si profonde impression. Est-ce à tort ? Je m'en rapporte à vous, à votre jugement, à votre sentiment surtout... Voici le fait dans toute sa naïveté :

L'autre soir donc, j'entrais dans un hôtel du faubourg St-Honoré, où se donnait une grande fête : un retour de

noce. L'invitation était pour dix heures, et minuit frappait à toutes les pendules sincères; personne n'arrivait plus; personne ne sortait encore. Le large et haut escalier ressemblait à ces palais déserts et splendidement éclairés, dont nous parlent les contes d'Orient. — A peine ai-je monté quelques marches, qu'une grosse boule de feu tournoyante passe rapidement devant mes yeux et repasse deux fois, en me frôlant presque les tempes, puis remonte et redescend plus lourde. C'était comme un météore rouge, vert et jaune... et de ce météore incompréhensible sortaient des cris aigus, une voix hale-tante, et cette voix prononçait des paroles saccadées, et ces paroles étaient : Jacquot ! Jacquot ! il a bien déjeuné, Jacquot !... il est bien content, bien content, Jacquot ! il a bien déjeuné, Jacquot !.. il est bien content, Jacquot ! » Je m'arrête stupéfait, et je reconnais, sous ces voiles de flamme, un pauvre perroquet, dévoré comme par la robe de Nessus. La malheureuse bête, échappée de sa cage, se sera sans doute approchée des becs de gaz de l'escalier, le feu aura pris à son aile et aura gagné son corps

avec la rapidité même de son vol... Enfin, aux trois quarts consumé, après bien des tours dans l'air, après s'être heurté convulsivement aux quatre murs de stuc, il vint tomber à mes pieds, en articulant toujours : « il est bien content, Jacquot! » — Ce déplorable oiseau, à qui on n'avait appris qu'une ou deux phrases, et qui était obligé, par routine, de se servir des paroles de la joie jusques dans les tortures de l'agonie, me fendait le cœur, et j'eus la faiblesse, ou peut-être la sagesse, de ne pas rentrer au bal. — Il n'en fallait pas tant aux vieux Romains, en fait d'augures, pour rentrer chez eux. — Et, en revenant chez moi, je songeai au pauvre comédien, qui doit souvent, lui aussi, grimacer la joie, quand il a le désespoir dans l'âme.

Ne pourrait-on pas faire du perroquet incendié, une fable qui ne le céderait pas à beaucoup d'autres pour la moralité? Quel dommage que La Fontaine soit tout à fait mort!!!...

Emile DESCHAMPS.

.....

.....

RÉPONSE.

LA BOULE INCENDIÉE.

FABLE.

D'un souvenir mon âme est tout endolorie.
Ecoute : j'étais seul ; joyeux , cherchant le bal,
Je traversais la galerie
Qu'illuminait le gaz , libre dans son cristal.
Qu'est-ce donc ? brusquement une boule s'avance ,
Tremble , de l'arc-en-ciel reflète les couleurs ;
Elle roule , bondit , s'élançe,
Retombe , rebondit , heurte un vase de fleurs ,
Vient à moi , rapide s'envole ,
Se meurtrit au plafond , rase la girandole ,

Pétille, pousse un cri, m'éblouit de ses feux
Et dit : « Bien déjeuné, bien content, très heureux ! »

Aussitôt, brillant météore,
La boule tourne, tourne encore,
Tourne toujours en répétant :

« Il a bien déjeuné, très heureux, bien content ; »

Enfin meurt à mes pieds, lasse de son délire....

Ami, d'un pauvre oiseau j'ai compris le martyr.

Cette boule, c'était Jacquot, le perroquet ;

Le gaz avait puni sa fatale imprudence ;

L'infortuné disait, tordu par la souffrance ,

Les mots qui firent seuls sa gloire et son caquet.

.....

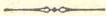
.....

C'est ainsi qu'aux feux de la scène

On te voit souvent, pauvre acteur ,

Moduler un chant de bonheur,

Quand tu succombes à la peine.



LXVI.

Madame R. J. demande la différence qui existe entre

L'AUMONE ET LA CHARITÉ.

RÉPONSE.

Oh ! je le sais ; chez vous c'est le cœur qui commande.
Le mépris trop souvent descend avec l'offrande
Sur le pauvre déshérité ;
Mais quand c'est votre main qui donne,
Madame , l'on voit fuir l'aumône
Et sourire la charité.

LXVII.

LE BLANC ET LE NOIR.

—
FABLE.

Lecteur, comme toujours d'être vrai je me pique.

.....
.....

Un jour, deux orateurs, sur la place publique,
L'un de blanc habillé, l'autre habillé de noir,
Gesticulaient, criaient, suaient, il fallait voir.
Chacun sur ses tréteaux brodait le même thème,
Même pensée, en tout la prose était la même.
Seul, le son du tambour me sembla différent.
« Je devrais, disaient-ils, choisir le plus offrant.
« Et bien ! non, je prétends que la foule en profite.
« Le voilà ce flacon ! combien, me direz-vous ?

« Je le donne, Messieurs , dix centimes, deux sous !
« A deux sous le flacon ! Il guérit la gastrite ,
« La gale , les cancers , le charbon , le typhus ,
« La colique , la toux , le choléra-morbus ,
« Le croup , les cors aux pieds , les dartres , les enflures ,
« La rage , le hoquet , les fièvres , les brûlures ,
« La goutte , les humeurs , le rhume de cerveau.....
« A deux sous le flacon ! que contient-il?... de l'eau.
« J'ai vu bien des perclus en frotter leurs guenilles ,
« O Prodige ! à l'instant , ils marchent sans béquilles. »
— C'est assez , me dira peut-être un aigre-fin ,
Le discours est compris ; arrivez à la fin.
Cette fin , je ne puis vous la conter sans rire :
Le Blanc fut conspué comme un vil bâteleur ,
Le Noir de cuivre et d'or remplit sa tirelire.
Pourquoi ? je n'en sais rien... affaire de couleur.



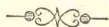
LXVIII.

LÉ FRUIT, LE FLEUVE ET LE SAULE.

—
FABLE.

Dans un fleuve, prudent, toujours près du rivage,
Le jeune Oscar goûtait le plaisir de la nage ;
Quand ses bras fatigués fendaient envain les eaux,
Heureux de conserver un enfant à sa mère ,
 Un arbre , un saule tutélaire
 Jusqu'à lui tendait ses rameaux.
Mais un jour , au-dessus de l'écluse profonde ,
 Tout à coup miroitant sur l'onde
Un fruit, des bords lointains trainé par les courants,
A la brise livrait ses parfums enivrants.

Oscar veut le saisir ; sous sa main qu'il allonge,
Vrai mirage d'azur et d'or,
Le beau fruit se balance , plonge ,
Disparaît, reparait encor,
Attire l'imprudent , l'effleure , le caresse ,
L'irrite , à ses transports se dérobe sans cesse ,
Et moqueur , s'engloutit sous le flot agité.
Bien loin du saule , hélas ! Oscar roule emporté ;
Oscar doit-il mourir ? Il invoqua la vierge ;
Une invisible main le posa sur la berge ,
DouceMENT rouvrit son œil bleu ,
Puis une voix disait , riche de mélodie,
« Le fruit , c'est le plaisir ; le fleuve , c'est la vie ;
« Le saule , mon enfant , c'est l'amour du bon Dieu. »



LXIX.

L'ÉVEILLÉ.

—
FABLE.

La tabatière en main , à l'ombrage d'un hêtre ;
 Sur ses pieds carrément planté,
Le chapeau de travers , le briquet au côté ,
C'est bien lui , l'Eveillé , notre garde champêtre ;
Tambour-maître jadis du petit caporal,
 Aujourd'hui l'effroi du village ,
Et même contre un coq , surpris en maraudage ,
 Rédigeant un procès-verbal.
« Voyez , lui dit Lubin , l'œil brillant de malice ,

Une vache paissant dans le pré de Colas ;
Et Colas n'a pourtant ni vache , ni génisse. »
— L'Eveillé répondit : « Clampin, je ne vois pas. »
— « Ah bah ! près du taillis, garde, ne vous déplaie,
La bête , sans lien, en prend tout à son aise.
Pour peu que dure encor son baiser assidu,
Du malheureux Colas le pré sera tondu.
Mais vous semblez douter , pensif sous le tricorne :
Faut-il vous amener la vache par la corne ?
Y verrez-vous plus clair ? — « Imbécile ! tais-toi.
Tu pourrais bien plus tard me payer ta bévue ?
Sais-tu pourquoi , ce soir, je n'ai pas bonne vue ?
Dois-je mâcher le mot ?... cette vache est à moi. »



ELVIRE OU LA FEMME DU DEMI MONDE.

—
FABLE.

Oh ! non je ne saurais comprendre ton délire ;
Bélicor ta jetté le venin de ses yeux ;
Chère , sur Bélicor courent des bruits fâcheux.

— Il est vrai répondit Elvire :

Je l'aime ; et pour mon cœur un plus beau jour a lui.
Veux-tu tout mon secret ? Si pour lui je m'enflamme,
C'est à cause du mal qu'on peut dire de lui.

.....

.....

Et l'homme sottement croit connaître la femme.



LXXI.

LE PASTEUR ET GUILLOT.

FABLE.

Un pasteur, comme je les aime,
Humble, doux pour autrui, sévère envers lui-même,
Vrai disciple du Christ, pour tout dire en un mot,
Sous l'orme du village interpella Guillot :
« Guillot, je suis fâché, viens que je te sermone,
Je t'ai vu l'autre jour ; oui, l'autre jour, au prône,
Par des gémissements chacun m'a répondu ;
Ton calme, ton œil sec, m'ont laissé confondu. »
— « Je me jette à vos pieds, si mon discours vous froisse,
Lui répondit Guillot avec simplicité ;

Faut-il dire pourquoi mon cœur a résisté?

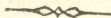
Je ne suis plus de la paroisse. »

— « C'est mal, fit le pasteur, c'est de très mauvais goût;

« Guillot, nous sommes tous enfants du premier homme;

« Dieu pardonne et bénit à Pékin comme à Rome:

« Guillot, sa paroisse est partout! »



LXXII.

LE ROQUET ET LE DOGUE.

FABLE.

Un Roquet gâté par sa mère,
Partant, plein de défauts, fat, taquin, volontaire ;
Des roquets du grand monde admirable portrait,
A côté d'un dogue courait,
Tête en l'air, queue en l'air et jappant sans relâche.
Sur leur dos un enfant agita sa cravache ;
Il jouait. Mais renflant sa voix,
« Faquin, dit le roquet, tu m'insultes, je crois !
« Moi dont chacun connaît la brillante origine ;
« Moi cité pour ma belle mine ;

« Moi dont le poil musqué s'étend sur l'édredon,

« Moi qu'adore Zémire ! Implore ton pardon. »

L'enfant n'écoutait pas. Se tournant vers le dogue,

Notre roquet toujours plus rogue ,

Du terrible animal excitait la fureur,

Disant : « Dans le danger s'éclipse ta valeur ;

« Va, lèche nos tyrans , baise leurs mains, mon frère;

« Mais de tant de mépris n'accuse pas le sort.

« Un dogue... sous l'affront s'effacer sans colère ! »

— Le dogue répondit : « Mon frère, je suis fort ! »



LXXIII.

LE FABULISTE ET POPULUS.

FABLE.

« Arrière celui dont la bouche

« Souffle le chaud et le froid. »

LA FONTAINE l'a dit ; sa morale me touche ;
D'en user pour ma fable aurais-je bien le droit ?
Soit ; mais depuis tantôt je creuse ma cervelle ;
Le sujet ne vient pas , vainement je l'appelle.
Cette fois , Populus , je me trouve en défaut.
Qui donc pourrait souffler et le froid et le chaud?...

— « Morbleu ! dit Populus, Monsieur le fabuliste,
Je tiens votre héros ; mais je crains un éclat. »

— « Parle toujours. » — « Eh bien ! prenez un avocat ;
« Non, mieux encor, un journaliste. »



LXXIV.

LE FOLLET.

Je suis un souffle , une étincelle ,
Un rêve , un lutin gracieux ;
Un brin d'herbe fait ma nacelle ;
La goutte d'eau me porte aux cieux .

Une pétale de bruyère
Forme mon trône de saphir ;
Sur un rayon de la lumière
Je dors bercé par le zépher .

Si l'éclair brille dans l'espace,
Quand il tonne dans le vallon,
Je m'abandonne et je m'enlace
Au caprice du tourbillon.

Sous vos charmilles je voltige,
Je m'enivre de leurs senteurs ;
Sans incliner leur frêle tige,
Je bois au calice des fleurs.

De vos ruisseaux j'aime les sables,
J'aime vos toits hospitaliers ;
Je m'abrite dans vos étables,
Sur la laine de vos béliers.

J'aime les larmes, les prières,
Si douces pour les oubliés !
Je me cache parmi les pierres,
Et vous bénis si vous priez.

Savez-vous qui, dans la chaumière,
Partage fêtes et soucis ?
Au coursier qui fait la crinière ?
Au fond du bois suit la brebis ?

Qui du poussin , près de sa mère,
Lisse la robe de duvet ?
Qui vous aime et n'a pu le taire ,
Le savez-vous ? c'est le follet.



LXXV.

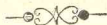
CESAR.

FABLE.

César était de race illustre ;
Une étoile brillait au-dessus de ses yeux ;
De sa robe on vantait le lustre,
Le poil fauve, long et soyeux.
Son courage égalait au moins sa haute taille ;
Jamais son fier museau ne trouva de railleur ;
César enfin, chien de bataille,
Se posait en grand batailleur.
Heureux en cent combats, toujours sûr de lui-même,
Il exerça longtemps l'autorité suprême.

Des barbets du village il réglait le destin.
Qu'il est beau d'être fort!... Un jour, dès le matin,
Un âne qui broutait les feuilles d'une branche
Aperçut aux pieds du rempart
Un chien boueux, traînant la hanche,
A demi mort... c'était César.

« Toi, César! lui dit-il ; quelle dent sacrilège
A déchiré tes flancs ? » — « On me tendit un piège.
Les lâches ! vingt limiers se liguer contre moi !
A la fois, contre un seul, diriger vingt mâchoires ! »
— « César, dit le baudet, tu demandes pourquoi?...
Tu remportas trop de victoires. »



LXXVI.

GRIGRI.

FABLE.

Je crains de trop causer ; mais la rime m'invite ;
Je pars. Grigi n'était qu'un singe de mérite.
Le mérite ici bas ne fait pas le bonheur ,
Surtout lorsque pour maître on a Monsieur Lafleur.
Du savoyard Grigi seul composait la troupe ;
Mais de plus il faisait , orné d'un tablier ,
Il faisait... (en dinant tâchez de l'oublier)
Du ménage commun Grigi faisait la soupe.
Or , certain jour de l'an passé ,
Sur le singe , Lafleur s'élança courroucé.

Quel grand crime ? avait-il dégusté les compotes ?

A l'office introduit les chats ?

Brûlé le pot au feu ? renversé quelques plats ?

Le malheureux avait trop salé les carottes.....

Pour ce fait il fallut passer sous le bâton.

« Quoi ! s'écria Grigri, le prendre sur ce ton !

Je veux être pendu si je fais une mine.

Pensez-vous que je puisse, agréable loustic,

A chaque instant danser, grimacer en public,

Et m'occuper de la cuisine ?

.....

.....

Morale?... la voici : singes, bergers et rois,

Ne feront jamais bien deux métiers à la fois.



LXXVII.

LA JEUNE MORTE A SON MARI.

ÉLÉGIE.

Ami, sèche tes pleurs. A mon heure dernière ,
 Dans le saint lieu ,
Quand le sanglot de la prière
 Montait à Dieu,
Déjà se levait sur ma couche
 Un plus beau jour,
Et je cherchais ta pâle bouche
 Pour mon amour.

Oui je t'aime toujours, douce part de moi-même ;
Je t'aime comme on aime un chant délicieux,

Comme on aime au désert l'onde pure ; je t'aime

Comme l'on aime dans les cieux !

Que de fois , ombre vaporeuse,

Quittant le céleste festin,

Je viens sur ton œil qui se creuse

Cueillir ta larme du matin.

Cette larme, pour qui ? pour qui, cette parure ?

Quoi ! déjà former d'autres nœuds !

D'où te vient cette chevelure,

Nouveau gage d'amour?.. ce sont mes blonds cheveux !

Oui c'est bien la croix d'or que ta main frémissante

Déposa sur mon jeune cœur;

Et puis le voile, et puis la mante ,

Touchant hommage de ma sœur ;

La fleur d'oranger, la guirlande

Que mon père voulut bénir....

Et, jalouse, jè te demande

Vers qui s'envole ton soupir !

.....

.....

Il t'en souvient, un soir, au bas de la cascade,
Où du Gave courait le flot capricieux,
Tu me disais : « Enfant, non tu n'est pas malade,
« Le foyer de la vie étincelle en tes yeux.

« Que si parfois ton front se penche,
« Si tes genoux sont chancelants,
« Ta joue est toujours rose et blanche,
« Toujours comme à tes plus beaux ans. »

Puis dans un long baiser, tu me disais : « charmante,
« C'est moi qui dois mourir le premier de nous deux... »
Mais, tombant de tes cils, une larme brûlante
Démentait de l'amour le mensonge pieux.

.....
Adieu, je pars, ami ; de nos lois éternelles

Il ne m'est point permis d'interrompre le cours ;
Loin de toi m'emportent mes ailes,
Mais nos deux âmes immortelles
Là haut s'uniront pour toujours.



LXXVIII.

LA CONFESSION DU VIEILLARD.

—
FABLE.

« Je comprends vos douleurs , mon frère :
Songer à son salut est une grave affaire ;
Avec les cheveux blancs sagesse doit venir ;
 Tout orgueil doit s'évanouir ;
Aux rigneurs de la mort il est bon de s'attendre ;
Il faut se repentir des plaisirs que l'on prit. »
— « Mon père , s'écria le vieillard tout contrit :
Je pleure.... mais sur ceux que je ne sais plus prendre. »



LXXIX.

LA PIE ET LE CHAT-HUANT.

FABLE.

Dans la fraîche vallée où le fleuve serpente,
Un jour, de ses tourments dévoilant les secrets,
Naguère rieuse, insolente,
Une pie éclatait en stériles regrets.
« C'est-là, c'est bien là, disait-elle,
« Que j'avais enfoui mon collier de saphir,
« Ce bijou précieux ! qu'elle main criminelle
« A donc osé me le ravir ? »
— « Criminelle ! il fait bon entendre un tel langage,
Lui répondit un chat-huant,

« Ton péché capital n'est pas le bavardage :
« Je te vis dérober une cuiller d'argent.
« De te punir c'est moi qui conçus l'espérance ;
« La nuit , je t'épiais avec persévérance ;
« A mon œil ton trésor s'est enfin révélé ;
« J'ai rendu justice au volé. »

.....
.....

J'aime du chat-huant la brutale parole ,
Dût-elle de la pie irriter les douleurs.

On ne voit que trop de voleurs

Forcés à rendre gorge et criant qu'on les vole.



LXXX.

LE MUSC ET LE RENARD.

FABLE.

Le musc et le renard , de bonne foi d'ailleurs,
Se querellaient un jour. Chacun de ses odeurs
Contesta bravement les plus graves indices,
Et quoique sans rabat n'argumenta pas mal.

.....
.....

Je ne veux pas nommer un troisième animal
Qui convient ainsi de ses vices.



LXXXI.

HOMÈRE ET LE PRÊTRE D'APOLLON.

FABLE.

Vous connaissez Plutus , le Dieu de la richesse,
Ce Dieu qui fut bercé sur le sein de la paix,
Ce malin, ce boiteux dont l'aveugle caresse
De mon pourpoint râpé ne s'approcha jamais.
Or un jour que Vénus, déguisée en grisette,
Fraîchement débarquée en Crète,
Revendait à Plutus, pour quelques pièces d'or,
Des bijoux qu'à Paris elle revend encor,
Un étranger survint. S'adressant au Cerbère :
« Je viens chanter mes vers , dit-il , je suis Homère ;

« J'espère que Plutus ne m'éconduira pas. »

— « Au large ! » Et le vieillard retourna sur ses pas.

Un prêtre d'Apollon se rua sur la porte.

— « C'est à n'y pas tenir ! qui frappe de la sorte ?

« Quelle insolence, quel fracas !...

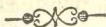
« Mon maître a la colique, et l'on ne passe pas. »

Le prêtre s'écria : « Je suis apothicaire ;

« Plutus a la colique et je prétends le voir. »

Il passa... Le maraud avait du savoir faire ;

Le chantre d'Ilion n'avait que du savoir.



LXXXII.

L'OURS.

FABLE.

Au plus profond du bois, seul, s'effaçant dans l'ombre,
Fuyant les siens, un ours passait rêveur et sombre.

Parfois il se dressait, regardant vers le ciel.

— « Je ne puis le souffrir; cet ours est plein de fiel, »
S'écria, minaudant, une vieille panthère.

— « Moi, je fais peu de cas d'un pareil caractère;
Dit un jeune lion; voyez comme il est beau!

Il a pour nous séduire un art toujours nouveau;
De ses bonnes odeurs je voudrais la recette. »

— Un tigre répartit : « Laissez la pauvre bête,

Je saurai bien punir ses dédains imprudents. »

Ainsi le déchirait chacun à belles dents.

Sortant de la clairière, une louve sanglante,

Dans le cercle d'amis apporte l'épouvante ;

Son œil roule du feu : « Le chasseur est là-bas ,

Dit-elle , mes petits ! vous ne m'entendez pas. »

L'ours avait entendu. Sous la feuille il s'élançe.

Lions , tigres et louve attendent en silence.

L'ours reparut enfin des louveteaux suivi.

« Je suis frappé, dit-il, pleurez sur un ami.

« Je fus père jadis.... cruelle souvenance !

« Mes petits sont tombés sous le fer du chasseur.

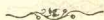
« Que d'amour méconnu sous ma rude apparence !

« Adieu ; pardonnez-moi les travers d'un bon cœur. »

.....
.....

Vous tous , dont la malice est aveugle et fouguse,

Vous le voyez , souvent l'apparence est trompeuse.



LXXXIII.

ON DEMANDE LA DÉFINITION DE L'ESPRIT ET DE LA RAISON.

RÉPONSE.

—

L'esprit.

« Voisin, mon cher savant, qu'est-ce donc que l'esprit,
L'esprit, ce trait mordant, cette vive étincelle ?

— Le vieux bonhomme répondit :

« C'est le chien de Jean de Nivelles. »

La raison.

Quoi ! toujours définir !... laissons cette rengaine.

Définir la raison n'a pas le sens commun.

Hélas ! pour définir l'auguste souveraine,

Il faudrait définir la raison de chacun.



LXXXIV.

LE VIEIL HABIT OU LE DÉFLOCHAGE.

CONTE.

Un habitant de la campagne

A la ville voisine achetait un habit.

- « Choisissez ! choisissez ! vous êtes en cocagne,
« Lui disait le marchand ; mon renom vous suffit ;
« Vous savez si jamais j'ai trompé la pratique ;
« Si de la bien servir en tous cas je me pique.
« Admirez , mon cher , ce beau noir ;
« Foi de tailleur ! c'est un miroir.
« A fabriquer ainsi , Monsieur , on se ruine.
« Prenez ; vous ferez belle mine ,

« Car le modèle en est parfait :

« J'ai vendu le pareil à votre sous-préfet. »

Le campagnard, pris à la gorge ,

Endosse l'habit, se rengorge ,

Et sellé, bridé, notre oison

Sur son âne rétif regagne la maison.

Le voilà trotinant de travers sur la hanche ;

Au bord d'une rivière il avise un grand roc ,

Détourne le baudet ; mais hélas ! une branche,

Effleurant son habit, l'outrage d'un accroc.

Janot tremble, pâlit, quand une voix dolente

Fait entendre ces mots : « la branche est innocente ;

« D'un sort mystérieux vous subissez la loi ;

« Je suis un pauvre habit, Monsieur, écoutez-moi.

« J'ai trop longtemps vécu pour me montrer frivole.

« Tel que vous me voyez, j'étais au pont d'Arcole ;

« C'est là que, sur les pas de notre demi-Dieu,

« Je reçus vaillamment le baptême de feu.

« Mais pourquoi vous parler de mon humeur guerrière,

« Dire que j'ai trois fois roulé dans la poussière ?

« Les destins sont changeants, hélas !.. pour mon malheur,
« Je tombai sous la main d'un clerc de procureur.
« Après avoir subi la poudre, l'écritoire,
« Je fus mis au rebut dans une vieille armoire.
« Vous me croyez peut-être au bout de mes revers...
« Comme l'homme, je fus dévoré par les vers. »
L'âne pensait tout bas : « O noble pont d'Arcole !
« Et ce brave était là !... » Retrouvant la parole,
Après un gros soupir, et s'animant toujours,
L'habit reprit ainsi le fil de son discours :
« Les vers n'avaient laissé que ma carcasse vile.
« Sans doute, on ne meurt pas... traîné de ville en ville
« Dans le sac infectant d'un marchand de chiffons,
« Mon cuir ne valait pas des pelures d'ognons.
« Mais un jour, ô douleur ! ô crime ! les infâmes
« Dans mon frêle tissu soupçonnèrent des trames.
« Je fus déchiqueté sous le ciseau brutal,
« Déchiré par les dents du cylindre infernal,
« Broyé, cent fois broyé, plongé dans une cuve,
« Racorni par le froid, ranimé par l'étuve,

« Avec mes compagnons pêle-mêle empilé,

« Badigeonné de noir... puis enfin refilé.

« Voilà, voilà ma lamentable histoire.

« A qui souffrit longtemps Dieu laisse la mémoire.

« Excusez un vieillard ; je conte sans esprit ;

» Pitié, Monsieur, pour votre habit ! »

Mon habit n'est plus bon qu'à pourrir dans ma malle,

Pensa Janot confus. — L'âne fit la morale.

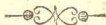
.....
.....

Le vrai savoir est un trésor ;

Tout ce qui brille n'est pas or.

Que d'auteurs n'ont pour tout bagage

Que de grands mots tissés avec du déflochage !



LE CORBEAU ET LE COUCOU.

FABLE.

Un corbeau gras à lard prêchait sur l'abstinence,
Quand un maigre coucou l'interrompit. « Silence ! »
Dans un pieux courroux, lui dit maître corbeau.
A quoi maître coucou de répliquer : « tout beau !
« Penses-tu que chacun s'incline et te contemple ?
« Prêcheur, pour convertir il faut prêcher d'exemple. »

LXXXVI.

LE RAT ET LES TAUPES.

FABLE.

Un rat, grand orateur, dans une taupinière
Descendit un jour par hasard.
Les dames du logis, d'une étrange manière,
Fêtèrent le mangeur de lard.
On causa bons morceaux, traquenards, politique,
Et, si l'on disputa d'abord
Sur la meilleure république,
On finit par tomber d'accord.
« Moi, dit enfin le rat, j'aime courir le monde;
Sur le sommeil des chats je règle mon sommeil;

Je professe pour vous une estime profonde ;

A revoir : je retourne où brille le soleil. »

A ce mot de soleil chacune tend l'oreille :

« Restez encore, ami, restez ;

Dites-nous la grande merveille

Pour laquelle vous nous quittez. » —

« Le soleil, dit le rat, gouverne la nature ; }

Des globes inconnus roulent autour de lui ;

Le bocage est sans voix , la fleur est sans parure,

L'horizon sans couleur, quand le soleil a fui.

Le firmament , la terre, l'onde

S'illuminent à son réveil :

Le soleil réchauffe , féconde....

Et vous douteriez du soleil ! »

Les taupes ont frémi ; « C'en est trop, dit la reine ;

A qui se fier désormais ?

Que je croie au soleil !.... Je me contiens à peine.....

Je règne et ne le vis jamais ! » —

« Blasphème ! » s'écriaient les sujets en délire.

Le rat se taisait confondu.

Pauvre rat ! faut-il vous le dire ?

Il fut jugé , pris et pendu.

.....

.....

Quand vous voudrez parler , avant d'ouvrir la bouche,

Réfléchissez longtemps et bien.

Ce qui pour vous est clair , d'autres le trouvent louche,

Et parfois même n'y voient rien.

Sachez surtout qui vous écoute ;

Le sot est rétif , entêté,

Et vous voyez ce qu'il en coûte

De lui dire la vérité.

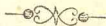


LXXXVII.

UNE DAME BLONDE, MADAME V... , DEMANDE UN QUATRAIN.

RÉPONSE.

On croit encor de par le monde
Qu'une brune charma le plus brave des Dieux ;
Quoique mort , je vois vos beaux yeux ,
Madame , et je soutiens que Vénus était blonde.



LXXXVIII.

LE COQ ET LE PERROQUET.

Au poète N.....

FABLE.

Vous répétez , Monsieur, sur un ton magistral :
« L'Esprit , pour un Esprit , fait les vers assez mal ;

Il est sans vigueur , monotone » . —

J'en conviens , mais jamais je n'ai pillé personne....

.....

.....

Sur le mur d'une basse cour ,

Un jeune perroquet , grand faiseur de vacarme ,
S'écriait : « admirez ! garde à vous ! portez arme !

Écoutez le bruit du tambour....

Escadrons en avant ! voici la canonade ;

Que je parle bien aujourd'hui !

Jacquot, veux-tu de la salade ?

Veux-tu déjeuner ? oui, oui, oui. »

Puis des jurons, Dieu sait... Plein de sens, de courage,

Un coq lui dit enfin : « cesse ton bavardage,

Ou redoute mon bec ! bredouilleur sans égal,

Qui te crois un sublime artiste ;

Je préfère un dindon, s'il est original,

A Jacquot l'impudent copiste. »



LXXXIX.

LES SENTINELLES. *

FABLE.

De ma fable, lecteur, je ne veux rien induire ;
Que de fois cependant j'ai vu, sur tous chemins,
Se prélasser rubans, cordons et parchemins !
Bien pauvre qui n'a pas quelque titre à produire.

.....

Certain jour quêtant au hasard,
Un commissaire vit au pied d'un vieux rempart
Couronné de vieilles tourelles,
De quel nom me servir ? il vit des sentinelles.
Peut-être fais-je erreur, en disant qu'il les vit ;

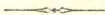
* Le sujet de cette fable a été imposé comme défi. — On nous excusera de la reproduire.

Un commissaire peut n'avoir pas bonne vue ;
Mais notre homme accourut du fond de l'avenue ;
Donc , s'il ne les vit pas , bien sûr il les sentit.
Furieux , déployant son écharpe civile,
« Vous ici , leur dit-il , race sournoise et vile !
Quelle horreur ! sans pitié polluer ces donjons !
Fournir pour leur décor d'insultants badigeons !

Croyez-vous embaumer la brise ?

Enlevez ; c'est de bonne prise ! » —

« Enlever ! dit l'un deux , sommes-nous des fraudeurs ?
De méchants vagabonds ? à d'autres vos rigueurs ;
Poursuivez l'oiseleur , sans permis dans le seigle ,
Mieux encor du blason les modernes fripiers ;
Quant à nous , nous sommes en règle ,
Cher Monsieur , voici nos papiers.



XC.

L'ENFANT ET L'ABEILLE,

à Madame J.,.

FABLE.

Voyez ce petit garnement,
Gentil comme une jeune fille,
Le vrai bonheur de sa famille,
Quand il n'en est pas le tourment.
Au jardin, voyez-le déflorer l'aubépine,
Du rosier défier l'épine ;
Puis taquiner Jacquot, rageant sur son perchoir ;
Chasser le papillon voletant sur les treilles,
Même près de la ruche agacer les abeilles,
S'en défendre à coups de mouchoir.

Le voilà maintenant , fatigué de malices,
Sur une corbeille de fleurs
Penché , respirant les odeurs
Qui s'exhalent de leurs calices...
Mais l'enfant pousse un cri d'effroi,
De douleur ; sa joue est enflée :

« Un ennemi , dit-il , dans une giroflée ! » —

« Oui , répond une abeille , et l'ennemi , c'est moi.

J'ai vu mes sœurs subir ta fureur sans pareille ;

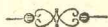
Moi , je ne livre pas la vengeance au hasard ,

Dans la fleur j'ai caché mon dard. »

.....

.....

Madame , par pitié ! n'imitiez pas l'abeille.



XCI.

LE GLAND DE CHÈNE.

FABLE.

Le gland disait un jour : « j'attire la rosée,
De ses pleurs, le matin, ma feuille est arrosée;
Dans ce bois, qui pourrait le disputer au gland?
J'avoisine les cieux, je suis fort, je suis grand.
Que me font le soleil, la brume, les orages,
Du fougueux aquilon les impuissantes rages? »
Comme il parlait ainsi, le pâtre du hameau,
Sur le pic gardant son troupeau,
Rudement l'atteignit d'une pierre innocente.
Le vantard de l'abîme a mesuré la pente.

Un passant, du sabot, sous terre le logea.

Un pourceau bientôt le mangea.

.....

.....

L'aventure du gland en morale est féconde :

Dussé-je provoquer un insultant courroux,

Orgueilleux qui posez en arbitres du monde,

Hobereaux sans valeur, je raconte pour vous.



XCII.

LA LOI.

J'entends par loi ce frein que s'impose le sage,
Cette chaîne que Dieu donne à la liberté.

A tout il faut un frein ; pas de mer sans rivage ;
Sans la religion , pas de société.



XCIH.

LUCIFER ET ASTAROTH.

FABLE.

In illo tempore, dans une rôtissoire,
Lucifer rôtissait les morts du purgatoire,
Quand près de lui survint, étouffant un sanglot,
Un démon, le grand Astaroth !
« Prince, dit Astaroth, dans mon vieux coin de terre,
» Jusques au sein de mon palais,
» Les nouvelles sont à la paix.
» On ne veut plus de moi, ministre de la guerre. »
Lucifer répondit : « Frère, tu n'es qu'un sot :
« La guerre ! c'est trop dur, ça donne des alarmes ;
« S'il se peut, adoucis le mot.... »
Astaroth, dès ce jour, fut ministre des armes.



XCIV.

POÉSIE.

Et la neige tombait... ; j'aperçus une reine,
Un ange ! Les glaçons rehaussaient sa beauté ;
Les pauvres à genoux gardaient leur souveraine ;
Elle disait : « venez , je suis la charité.
Qu'une larme d'amour brille à votre paupière ;
Venez , il est si doux de vivre sous ma loi ;
Je suis la Charité , la sœur de la Prière ;
 Vous qui passez , venez à moi.
Pitié , riches , pitié ! pitié pour la misère !
Riches , ils sont cruels les tourments de la faim ;

Oh ! vous ne savez pas ce que souffre une mère,
L'hiver, près d'un enfant glacé, manquant de pain.
Soyez bons, croyez-moi ; donnez à l'orpheline ;
Donnez, donnez à tous, chacun vous bénira.
Voyez... ce mendiant, qui lentement chemine,
Roi dans le Ciel, un jour, riches, vous le rendra. »

.....
.....

Mais les riches fuyaient !... leurs fringantes cavales,
Livrant leurs crins fumants au souffle des rafales,
Broyaient sous leurs sabots les cailloux du chemin ;
Et, partant comme un trait, comme un tender qui fume,
 Au lieu d'or jetaient leur écume
 Au vieillard qui tendait la main.

Et j'entendis mugir la voix de Babylonne ;
L'éclair illuminait une haute couronne ;
Dans de fumants débris, les rois qui ne sont plus,
Des squelettes, cherchaient leurs trônes vermoulus.
Marchant le front levé, des matrones infâmes,
Dans leurs égouts vendaient les filles et les femmes.

Sous le toit d'un palais , des joueurs , l'œil hagard,
Autour d'une corbeille aiguisaient le poignard,
Roulaient des monceaux d'or, poussaient leur cri de guerre;
Contre eux tournant le fer, se déchiraient les flancs ;
Le palais s'éroulait à l'éclat du tonnerre.

Longtemps je vis errer des fantômes sanglants.
Éperdu , je râlais sous cette vague immonde....

Aux portes de l'éternité,
Courbé comme l'épi sous l'orage qui gronde,
Je m'écriais : fatalité !

.....

.....

Puis le Ciel s'entrouvrit... Descendant de sa sphère,
Celle que tant j'aimais, une sainte, ma mère,
De son baiser toucha mon œil émerveillé.
O bonheur ! sur mon front je sentis sa caresse ;
Ma mère me berçait dans une douce ivresse ;
Je pleurais.... je fus reveillé.



XCIV.

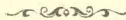
L'ANE.

FABLE.

Mon baudet à coup sûr avait lu quelque part
Que parfois le désordre est un effet de l'art.
D'un prêcheur bilieux usurpant la faconde,
Il disait : « Qui préside à la machine ronde ?
Qui le premier sema les fourrages divers ?
D'où vient qu'aux jours brûlants succèdent les hivers ?
Qu'au fond du bois gémit la faible tourterelle ?
Que le milan l'étreint de sa serre cruelle ?
Que le crapeau distille et la bave et le fiel ?
A l'abeille qui donne et son dard et son miel ?

Mes frères, pensez-vous que le monde s'écroule
Si demain le renard ne croque pas la poule ?
Que vois-je ? des filets par l'oiseleur tendus,
Les moutons jusqu'au vif tondu et retendu....
Faut-il que, sous le bât, sans répit je travaille ?

Que moi seul je mange la paille,
Quand d'autres, les flatteurs, s'engraissent de sainfoin ?
Ainsi de mon discours j'ouvre le premier point. »
— « Quel galimatias ! serait-il en démente ? »
Dit un bœuf. Le grison fut réduit au silence.
Certain cheval pensait : « Pour moi le fait est clair ;
J'aime d'un orateur le style simple et sage ,
Mais le baudet n'est pas, dans tout son verbiage ,
Aussi bête qu'il en a l'air. »



XCVI.

L'AIGLE ET L'OISON.

FABLE.

Un aiglon, encore sans plume,
Arraché du sommet qui domine la brume,
Par la main d'un méchant au village apporté,
Négligeait et patrie, et gloire, et liberté.
Il était sans orgueil, la nuit portant sa chaîne.
Puis il grandit. Brûlant d'une vigueur soudaine,
S'il s'élançait rapide au-dessus du taillis,
Bientôt il rentrait au logis.

Il avait un voisin dès sa plus tendre enfance ,
Comme lui portant plume , un magnifique oison.
L'oison lui répétait : « Vous causez ma souffrance ,

« Vous troublez toute la maison.

« On vous blâme , très cher. Pourquoi de la volière

« Franchir si souvent la barrière ?

« Au chasseur sur le pic pourrez-vous échapper ?

« Pour vivre heureux , mon frère , il faut savoir ramper.

« Imitiez-moi ; là-haut n'allez pas vous commettre ;

« Vous perdriez notre estime et la faveur du maître. »

Un jour vers le soleil l'aigle prit son essor ;

Au village on l'attend encor.

.....
.....

De ma fable faut-il que je sois l'interprète ?

L'oison , c'est le jaloux ; l'aigle , c'est le poète.



XCVII.

LE TORRENT.

FABLE.

Ma fable pourrait bien devenir une histoire.

Un jour, sur le penchant de la Montagne-Noire, *

Sous la cape d'un ciel naguère transparent,

Par les neiges gonflé bondissait un torrent.

Les eaux montaient, montaient, montaient impitoyables,

Tombaient avec fracas de ses bords entrouverts,

S'engouffraient, bouillonnaient, renversaient les étables;

De leurs débris couvraient d'immenses tapis verts.

Debout, les bras croisés, sur un roc solitaire,

Un homme, jeune encor, le maître de ces lieux,

* Montagne du département de l'Aude.

Hautement gourmanda le torrent écumeux.

« Oh ! ne m'accuse pas , répondit sans colère,

Celui qui répandait la terreur et la mort :

Non , je n'accomplis pas une œuvre de vengeance ;

Le mal vient de toi seul , de ton imprévoyance ;

L'homme , s'il est prudent , règle même le sort.

Insensé ! pensais-tu m'imposer tes lisières ?

Que sont tes éperons , tes crochets , tes barrières,

Tes murs , tes remparts de granit ?

Pour me soumettre , il faut me creuser un grand lit. »

.....

.....

Comprenez ! vous par qui les masses sont guidées,

Vous qui de nos élans comprimez les ardeurs ,

Politiques profonds , princes , rois , empereurs ,

Comprenez ! j'ai décrit le torrent des idées.



XCVIII.

L'HOMME SERIEUX,
et l'AUTRE (qui ne l'est pas moins).

—

FABLE.

« Moi, Monsieur, commettre des vers ;
Moi, grave magistrat, courir après la rime ?
Fi donc ! j'ai de moi-même une trop haute estime ! »—
Oui-oui, le mot est vieux, dit *l'autre* : *ils sont trop verts.*



XCIX.

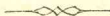
LE JEUNE MENDIANT ET LE BOURRU.

FABLE.

» Oh ! par pitié , Monsieur , donnez-moi ! je chancelle ,
» Je grelotte sous mes haillons ;
» La neige vole en tourbillons ;
» Voyez , sous mes pieds nus , le givre s'amoncelle .
» Vous me fuyez , Monsieur ! de grâce , un peu de pain...
» Je ne puis attendre à demain. » —
« Voilà , dit le bourru , pour ta persévérance. » —
L'enfant reçut le don , confus , humilié .
Seul , l'arrogant dédain ne fut pas oublié .

.....
.....

Sans le parfum du cœur l'aumône est une offense.



C.

LE LION ET LE CHEVREUIL.

FABLE.

Non , non , je ne crains pas d'éclairer ma lanterne ;
Je ne fais pas d'ailleurs de l'histoire moderne ;
Puis, à mon franc parler, qui mettrait le holà ?
Je suis vrai , je suis fort , je marche.... En ce temps là
Un lion dominait ; grande était sa puissance ;
Les nombreux animaux de nombreuses forêts
A ses ongles sacrés livraient leurs intérêts ;
On le disait prudent , fier de sa conscience,

Ferme dans le conseil, même infaillible. Un jour
Un chevreuil prisonnier fut conduit à sa cour.

- » Sire, dit le pauvret, j'implore ta clémence ;
- » Oh ! ce n'est pas en vain qu'on s'adresse à ton cœur ;
- » D'un timide chevreuil que peut valoir l'offense ?

» Pitié, seigneur !

- » Il est vrai, je fuyais tes royales colères ;
- » Pour brouter je cherchais le silence des bois ;
- » Je ne pouvais aimer tes tigres, tes panthères ;
- » De toi peut-être aussi j'ai médité quelquefois. »

— « Assez ! tu conspiras, tu me devais hommage, »

Répondit le lion. — « J'ai pu te faire outrage,

» Seigneur ; mais la clémence est ton noble apanage. »

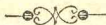
— « La clémence ! pourquoi réveiller mes douleurs !

- » Je ne l'ignore pas ; jadis, loin des grandeurs,
- » Celui de qui j'émane était la douceur même ;
- » Il ne s'imposa pas le faix du diadème ;
- » Autre temps, autres mœurs..... Terminons ce débat.
- » Je ne suis pas cruel ; mais la raison d'État !...
- » Je suis lion et roi ; ma loi n'a rien qui choque :

» Lion , je te bénis ; monarque, je te croque. »

Ce disant , il saisit le chevreuil par le dos,

Le baisa saintement et lui broya les os.



CI.

LES DEUX VAISSEAUX.

A certains donneurs de conseils.

FABLE.

Ma fable va jaillir; daignerez-vous l'entendre,
Messeigneurs?.... Sa morale est facile à comprendre.

.....

.....

Par un jour de gros temps, un vaisseau de haut bord,
Hardiment manœuvré, s'avançait vers le port.
Furieux, du beaupré le vent fouettait les toiles.

Sur le rivage, au navire étranger,

Un homme s'écriait : « évitez le danger !

« Pilote, au gouvernail ! vite carguez les voiles :

- » Le gouffre est entrouvert , déjà monte le flot ;
» Écoutez... » — « T'écouter ! dit un vieux matelot ;
» D'un grand vaisseau jadis tu fus le capitaine ;
» Longtemps y retentit ta parole hautaine.
» Je t'ai vu , par la vague insulté sur le pont ,
» *Élever tes dédains au-dessus de l'affront.*
» Puis je t'ai vu pâlir quand a grossi l'orage ;
» J'ai vu tes mats broyés, tes marins engloutis...
» Capitaine ! il convient d'être sobre d'avis,
» Quand on a follement perdu son équipage. »



CII.

SAINT GICQUEL

Devant Saint Pierre, en l'an de grâce 1900.

CONTE.

Saint Pierre, le grand saint, ce chef de cabinet,
Doué, par dessus tout, d'une excellente vue,
Certain jour passait la revue
Des morts inscrits sur son carnet.
Des prétendants au Ciel grande était la cohorte ;
Pierre, toujours prudent, les tenait à la porte.
« Votre nom, disait-il, messieurs les trépassés. »
— Nous sommes pauvres gens. — Passez, passez, passez.
Et toi? — Je suis Gicquel, zouave du Pontife.
— « Te voilà, vieux malin, héros sans coup férir ;

Toi que de ton vivant on fit saint et martyr !
Du nombre des élus permets que je te biffe.
Viendrais-tu me flouer? ce serait par trop fort?
Pieusement sur terre on a fait une école,
Suffit!.... Comme autrefois, zouave de bricole,
Tu pourrais aujourd'hui n'être ni saint ni mort. »



CIII.

LUBIN ET MONSIEUR LE MAIRE.

FABLE.

De vous déplaire encore aurais-je le malheur ?
N'importe ! Je vous dois ce que j'ai sur le cœur ;
Ce cœur est bon. Lubin, dans une nuit de veille,
 Avait, au fond de la bouteille ,
Laisse de sa raison la plus belle moitié.

Il parlait à faire pitié.

- » Hors le vin, disait-il, tout me semble illusoire.
- » Noé planta la vigne, et ce n'est pas pour rien !
- » Je veux par mon gosier que passe tout mon bien !
- » Trinquons ! trinquons encor ! on ne saurait trop boire. »

Arrivant à propos , le maire , un gros penseur ,

En ces termes tança l'intrépide buveur :

» Tu dérailles , Lubin ! garde ton héritage.

» Pourquoi troubler ainsi la paix de ton ménage ?

» Le vin est bon , mais , sarpejeu !

» Il faut savoir user des merveilles de Dieu.

» C'est de l'abus que vient ton malaise fébrile.

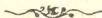
» L'homme peut abuser , même de l'Évangile.

» Je n'en veux qu'à l'abus.... Me comprends-tu , Lubin ?

» Toujours au cabaret , toujours , quelle vergogne !

» Même sans eau j'aime le vin ;

» Ce que je n'aime pas , Monsieur , c'est un ivrogne. »



CIV.

MONSIEUR BERTRAND.

FABLE.

Quel est donc ce vieillard ? l'Amour guide ses pas ;
De ses cheveux blanchis que j'aime l'auréole !
Quand il parle , écoutez sa divine parole ;
Quand il passe , enfants , chapeau bas !
Dès longtemps il préside aux saintes funérailles ;
Je l'ai vu bien souvent penché sur un berceau ;
C'est le conseil , l'ami de ses pauvres ouailles ;

C'est Bertrand , curé du hameau.

Un jour , monsieur Bertrand , sous sa robe de bure ,
Assis près du torrent dont le flot murmurait ,

Livrait à Dieu son âme pure,

Et soupirait....

« Mon père , dit Lucas , écartant le feuillage,

Sur vos yeux pourquoi ce nuage?

D'où viendraient vos douleurs? vous, pasteur vénéré,

Vous possédez si bien la vertu qui pardonne! »

— « Hélas! dans ce long jour, répondit le curé,

Je n'ai fait de bien à personne. »



On lit dans la *Revue Spiritualiste* de M. Piérart, tome IV, 10^e livraison, page 352, l'article suivant :

« Un fait considérable vient d'arriver à Barcelone, le 9 octobre dernier, et qui a été communiqué par nous à des journalistes de Paris, qui l'ont porté à la connaissance de l'opinion.

» Nous avons un abonné dans cette ville, M. Maurice Lachâtre. Curieux de s'initier aux consolantes et salutaires questions qu'a soulevées le spiritualisme moderne, il avait fait venir de Paris, par l'intermédiaire d'un libraire de Barcelone, près de trois cents volumes ou brochures, au nombre desquelles figuraient la collection complète de notre Revue ; l'ouvrage transcendant de M. le baron de Guldenstubbé, sur la pneumatologie et l'écriture des Esprits ; la *Vie de Jeanne d'Arc*, dictée par elle-même à Ermance Dufaux ; une Musique d'outre-tombe, attribuée à l'esprit de Mozart ; le *Livre des Esprits* ; *Lettre d'un Catholique sur le spiritualisme, etc., etc....*

» Ces ouvrages, au lieu d'être remis à leur destinataire, qui les avait payés de ses deniers, furent saisis à la douane par ordre de Mgr l'évêque de Barcelone, qui, après examen, décida, nous ignorons de quelle autorité, qu'il en serait fait un auto-da-fé solennel dans la capitale de la Catalogne, sur l'esplanade de la ville, au lieu où l'on exécute les criminels condamnés à mort par le garrot.

» Ont assisté à l'auto-da-fé, un prêtre revêtu des habits sacerdotaux, portant la croix d'une main et une torche de l'autre; un notaire et son clerc, chargés de rédiger le procès-verbal de l'auto-da-fé; un employé de la douane et trois mozos, chargés d'entretenir le feu du bucher; un agent de la douane, représentant le propriétaire des ouvrages condamnés par l'évêque.

Une foule innombrable encombrait les promenades et couvrait l'immense esplanade où se dressait le bucher.

Quand le feu eut consumé les trois cents volumes ou brochures spiritualistes, le prêtre et ses aides se sont retirés couverts par les huées et les malédictions des nombreux assistants, qui criaient : A bas l'inquisition !

A la relation de ces faits était jointe, dans la lettre que nous adressa M. Maurice Lachâtre, le jour même, un petit paquet des cendres du bucher.

De pareils exploits n'ont pas besoin de commentaires ; il suffit de les exposer pour qu'ils soient jugés.....

.....

LA BROCHURE ET SON ÉDITEUR.

A Mgr l'Évêque de Barcelone.

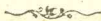
FABLE.

Gardez-vous des scribes qui aiment à se promener avec de longues robes et à être salués dans les places publiques ; à occuper les premières chaires dans les synagogues, et les premières places dans les festins ; qui dévorent les maisons des veuves sous prétexte qu'ils font de longues prières : ces personnes recevront une condamnation plus rigoureuse.

Evangile selon saint Marc,
Chap. XII, n° 38, 39 et 40.

En prison dans sa devanture,
Une triste et mince brochure
S'écriait : « Monsieur l'éditeur,
» Cachez-moi, j'ai peur, j'ai grand peur. »

- « Pourquoi trembler, ma fille ? » — « Hélas ! répondit-elle,
« Je professe l'âme immortelle.
« Dans un style simple, dit-on,
« Je proclame un Dieu juste et bon.
« Je soutiens que les morts descendent sur la terre.
« Laissant toute science aux formats de grand prix,
« Humblement je crois aux Esprits.
« J'exalte la vertu. J'ai dit le prêtre austère
« Et sa robe de chasteté;
« Je voudrais dire aussi la sœur de charité
« Transportant dans les camps ses plus rares mérites ;
« Mais j'ai dû flageller ces superbes lévites
« Habiles à fonder leur royaume ici bas.
« Et voilà pourquoi je frissonne.....
« Ah ! Monsieur, ne me vendez pas :
« On brûle encore à Barcelone ! »



CVI.

VICTOR ET L'OLIVIER.

A Messieurs de l'Académie.

FABLE.

A l'âge où dans le cœur la passion sommeille,
Heureux âge ! où toujours, veillant sur notre sort,
Notre bon ange nous endort,
Notre bon ange nous réveille,
Un jeune enfant, Victor, pour la première fois
Secouant sa chaîne légère,
Loin des caresses de sa mère
Respirait le parfum des bois.
Il court dans la vallée, où le conduit sa tête,
Où l'entraînent le papillon,
La fleur, le ruisseau, la fauvette,
Et la feuille qui vole au gré du tourbillon.

Un olivier le charme, et de sa main naïve

L'enfant gâté cueille une olive ;

Bientôt grimace en la mâchant :

« Quel poison, dit-il, me consume ?

« L'olivier est donc bien méchant !

« D'où peut venir tant d'amertume ?

« Je veux qu'il soit brûlé ! » Victor versait des pleurs ;

A l'arbre il prodiguait ses petites fureurs.

— « Me brûler ! et pourquoi ? dit une voix austère.

« Qu'importe qu'un instant l'olive soit amère ?

« Sais-tu bien quels destins j'accomplis ici bas ?

« Ingrat, pour tes besoins Dieu me donna la vie ;

« Comme toi, j'appartiens à la grande harmonie ;

« Sans me connaître, enfant, ne me condamne pas ».

.....
.....
Illustres du fauteuil, ma fable est une lettre :

Comme Victor, souvent vous jugez sans connaître.



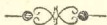
CVII.

LE PAON ET LE ROSSIGNOL

FABLE.

Dans un parc somptueux, d'eaux vives entouré,
Sous une voûte de charmille,
Un rossignol vivait modeste, retiré,
Becquetant ses petits, heureux par sa famille.
Il dormait lorsqu'un paon, d'insolence bouffi,
A travers les rameaux lui jeta ce défi :
« Mon petit rossignol, pauvreté n'est pas vice ;
« Cependant, soit dit sans malice,
« Comme l'homme, l'oiseau des bois
« Doit s'incliner devant ses rois.

- « Que le faisan jaloux rabaisse mon plumage ;
« Mais je chante à ravir , et j'attends ton hommage.
« Des pintades , très cher, je conduis l'orphéon ;
 « Aux canards je fais la leçon.
« Je puise mes accents dans un noble délire,
« Je donne des concerts, et le dindon m'admire.
« Un jour de l'an dernier le journal me vanta.
« Qu'en dis-tu, rossignol » ?.... Le rossignol chanta.
— « Oui , reprit maître paon , j'aime assez tes roulades ,
« Les phrases cependant m'en semblent un peu fades,
 « Et tes grands airs sont écourtés ;
« Qu'en dis-tu, rossignol ? » — « Rien, monseigneur : chantez ! »



CVIII.

LUCAS ET FAROU.

FABLE.

« Viens, Farou, viens à moi ; toujours l'oreille basse ?
Tu souffres ; près de moi que ton corps se délasse ;
Sur mes tremblants genoux, viens, je veux te fêter.
Mais tu sembles me fuir ; pourquoi me résister ?
Tu ne m'aimes donc plus ; te faut-il ma prière ?
Tous mes bonheurs ont fui ; toi seul, dans ma chaumière,
Tu me restes, mon pauvre chien.
Si tu mourais !.. viens donc... sur mes genoux... c'est bien.
T'y voilà maintenant ; fixe !... que rien ne bouge !... »
Et rudement Lucas le brûla d'un fer rouge !

Farou ne poussa qu'un seul cri ;
Ce cri disait : « c'est mal, c'est infâme.... un ami!.... »

.....
.....
Le temps avait marché, — trop lentement peut-être, —
Le temps ! cet Océan des regrets superflus ;
Ce passé qui n'est rien ; ce présent qui n'est plus !

Farou servait un autre maître.

Un jour d'hiver sur le vert-glas,
Folâtrant, gambadant, il aperçut Lucas ;
Le toisa du regard ; dilata sa narine ;
Trois fois le menaça de sa gueule mutine ;
S'élança, s'écriant : « souviens-toi de jadis ;
Maître, tu me brûlas ! et moi je te maudis ! »
— « Je l'entends, dit Lucas ; un chien du voisinage
Te mordit jusqu'au sang. Eh bien, c'était la rage !...

Du funeste virus il te fallait mourir ;
Oh ! que mon cœur saigna ! j'ai voulu te guérir...
Mais je me sens glacé... quelle douleur m'opresse !
Farou, j'attends de toi la dernière caresse. »

A ces mots doucement s'affaissa le vieillard.

Pour l'aimer il était trop tard.

.....

.....

Vous qui m'avez jugé méchant et condamnable,
Lecteurs, mes chers lecteurs, méditez cette fable.



CVIII.

LA MORT.

ODE.

Vieillards, fatigués du voyage ;
Vous encore à l'aube du jour,
Qui touchez à peine au breuvage
De la douleur et de l'amour ;
Et vous que le destin seconde,
Potentats, arbitres du monde,
Applaudissez à mon effort :
Mon bel ange, apporte ma lyre !
Que Dieu me soutienne et m'inspire !
J'ai vécu... je chante la mort.

Dans six pieds d'une froide terre
Le fossoyeur creuse ton lit ;
Déjà, sous le drap qui t'enserme,
Le ver foisonne et s'établit.
Un rayon du Ciel t'illumine :
Devant la majesté divine
Ton âme immortelle a frémi ;
Pour une nouvelle existence,
Elle monte, bondit, s'élance
Grande et forte dans l'infini.

Eh quoi ! la mort, spectre livide,
Sombre et superbe déité,
Tiendrait sous sa faux homicide
L'empire de l'éternité,
Ce riche héritage de flamme,
Où luit, combat, s'épure l'âme,
Soleil que rien ne peut ternir !
Vaine insolence, vil blasphème !
O mort, ô mort, ton droit suprême
Est de nous frayer l'avenir.

A la pâle lueur du cierge,
Sous une tenture de deuil,
Le prêtre bénit une vierge
Que Dieu garda pour le cercueil.
Belle encor la vierge repose ;
Mais cette lèvre sitôt close,
Un baiser ne peut la rouvrir.
Et toi, que sa mort désespère,
Mère, dis-moi, mourante mère,
Si ton enfant a pu mourir!...

Répondez, princes magnanimes,
Martyrs couronnés de vertus ;
Triomphateurs chargés de crimes,
De bure ou de pourpre vêtus ;
Par la victoire et la défaite
Engloutis ou portés au faite,
César, Annibal, Scipion,
Et vous tous, rivaux d'Alexandre,
N'êtes-vous que fumée et cendre
Sur les ailes de l'aquilon?

Insensé ! la foudre s'égare,
Tu prends la foudre dans ta main ;
Tu veux , la vapeur se déclare ;
Le soleil te résiste en vain.
La matière, rude cavale,
Sous ton éperon se ravale,
Mais redresse un naseau sanglant ;
Et toi , brisant ton diadème,
Toi seul, l'ennemi de toi-même,
Soutiens le drapeau du néant !

J'entends une voix qui me crie :
« Descends ; relève l'étendard
« De l'espérance et de la vie ;
« Demain serait déjà trop tard.
« Pitié pour mes enfants rebelles !
« Apaise leurs tristes querelles,
« Vite descends ; nouveau Sauveur,
« De l'amour seul porte les armes,
« Mêle tes larmes à leurs larmes,
« De leur bonheur fais ton bonheur. »

Et pour vous sauver, je retombe :
Le trépas, c'est la liberté !
C'est bonheur d'entrer dans la tombe,
De plonger dans l'immensité ;
C'est bonheur d'entrer dans les sphères,
De fouler grandeurs et misères ;
De mesurer le firmament ;
De venir où l'aube se lève,
De dompter le flot que soulève
La fureur jalouse du vent.

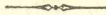
Déjà la brillante phalange
Vous ouvre la porte des cieux ;
Pour nos cieux laissez votre fange ;
Pour notre Dieu laissez vos Dieux.
Du Ciel implorez la clémence,
Sur Dieu fondez toute espérance,
A Dieu donnez tout votre cœur ;
A Dieu venez sans amertume ;
Là haut, le seul feu qui consume
C'est l'amour pour le créateur.

FIN DU VOLUME,

Terminé le 4 Février 1862.



TABLE DES MATIÈRES.



PRÉFACE	5
I. Qui je suis.....	7
II. L'incrédule et le Médium.....	44
III. La Vérité et la Muse.....	42
IV. Janot et son voisin ou le microscope.....	43
V. L'hirondelle et le moineau.....	46
VI. Charles et Hector ou l'aumône.....	49
VII. Le lion et le corbeau.....	24
VIII. La tourterelle et le tourtereau.....	24
IX. Le merle et le dindon.....	27
X. Le vieux renard et la poulette.....	29
XI. Le canard... ..	32
XII. Aux joueurs de Bourse.....	34

XIII. Le rossignol et la fauvette.....	38
XIV. La lanterne criminelle et le plaideur.....	40
XV. Les trois épiciers.....	42
XVI. La prière et le travail.....	46
XVII. Le Roitelet.....	48
XVIII. Gringalet et son médecin.....	52
XIX. Le Rossignol.....	53
XX. Râpé et Croûton.....	55
XXI. A la crinoline.....	56
XXII. L'os à ronger (sujet déjà traité par M. Vien- net).....	58
XXIII. Le dindon et le serin (à un poète incompris).	64
XXIV. Lettre d'un mort à son neveu qui l'a em- poisonné.....	63
XXV. Lisette et Madelon.....	66
XXVI. Le curé et la poule.....	69
XXVII. L'orphelin et le follet.....	74
XXVIII. Granguillot et le plaideur.....	73
XXIX. Le cheval et le taureau.....	75
XXX. L'hiver de Babinet.....	76

XXXI. Le cerf-volant.....	79
XXXII. Ratapon ou le rat prêcheur.....	80
XXXIII. L'âme et la goutte d'eau.....	83
XXXIV. Les deux voleurs ou le magnétisme...	85
XXXV. L'esprit et le maquignon. (Réponse à un article de l' <i>Illustration</i>	90
XXXVI. Impressions de voyage aux Bénédictins de Lagrasse.....	93
XXXVII. La chandelle du falot.....	95
XXXVIII. Ceux que j'aime et ceux que je n'aime pas.....	97
XXXIX. Les rats et les chats.....	98
XL. Rose et Violette.....	100
XLI. Coco et Grimaçou ou les deux verres..	101
XLII. Le perroquet vantard.....	104
XLIII. L'enfant curieux.....	107
XLIV. Le vigneron et la chenille.....	110
XLV. Les poissons.....	113
XLVI. Le cheval et le pourceau.....	116
XLVII. La chaire de vérité et la croix de bois..	117

XLVIII. Les deux lièvres et le lapin.....	120
XLIX. Le cheval et le fermier.....	122
L. L'âne du père Larigot.....	124
LI. Jacques.....	126
LII. La femme changée en chatte.....	128
LIII. La chatte changée en femme.....	130
LIV. Le jeune prince et le cheval.....	132
LV. Le vieux code de procédure et M ^e Gri- moire.....	134
LVI. Mes impressions immédiatement après ma mort.....	136
LXII. Adonis et Griffon.....	138
LVIII. La critique.....	144
LIX. La houlette du bon pasteur.....	143
LX. Jupiter et le renard.....	146
LXI. Terre et fleuve.....	148
LXII. Le Carme et le capucin.....	150
LXIII. A Molière.....	151
LXIV. Azor.....	152
LXV. Extrait du <i>Musée des Familles</i>	155

La boule incendiée (réponse).....	458
LXVI. L'aumône et la charité.....	460
LXVII. Le blanc et le noir.....	461
LXVIII. Le fruit, le fleuve et le saule.....	463
LXIX. L'Éveillé.....	465
LXX. Elvire ou la femme du demi monde....	467
LXXI. Le pasteur et Guillot.....	468
LXXII. Le roquet et le dogue.....	470
LXXIII. Le fabuliste et Populus.....	472
LXXIV. Le follet.....	474
LXXV. César.....	477
LXXVI. Grigri.....	479
LXXVII. La jeune morte à son mari.....	481
LXXVIII. La Confession du vieillard.....	484
LXXIX. La pie et le chat-huant.....	485
LXXX. Le musc et le renard.....	487
LXXXI. Homère et le prêtre d'Apollon.....	488
LXXXII. L'ours.....	490
LXXXIII. L'esprit et la raison.....	492
LXXXIV. Le vieil habit ou le déflochage.....	493

LXXXV. Le corbeau et le coucou.....	197
LXXXVI. Le rat et les taupes.....	198
LXXXVII. Quatrain.....	201
LXXXVIII. Le coq et le perroquet.....	202
LXXXIX. Les sentinelles.....	204
XC. L'enfant et l'abeille.....	206
XCI. Le gland de chêne.....	208
XCII. La loi.....	210
XCIII. Lucifer et Astaroth.....	211
XCIV. Poésie.....	212
XCV. L'âne.....	215
XCVI. L'aigle et l'oiseau.....	217
XCVII. Le torrent.....	219
XCVIII. L'homme sérieux, et l'autre (qui ne l'est pas moins).....	221
XCIX. Le jeune mendiant et le bourru.....	222
C. Le Lion et le chevreuil.....	223
CI. Les deux vaisseaux. A certains don- neurs de conseils.....	226
CII. Saint Gicquel, devant Saint Pierre, en l'an	

de grâce 1900.....	228
CIII. Lubin et Monsieur le maire.....	230
CIV. Monsieur Bertrand.....	232
CV. La brochure et son éditeur. (à Mgr l'Évêque de Barcelone)	236
CVI. Victor et l'olivier. (A MM. de l'Académie)..	238
CVII. Le paon et le rossignol.....	240
CVIII. Lucas et Farou	242
CIX. La mort (Ode)	245

